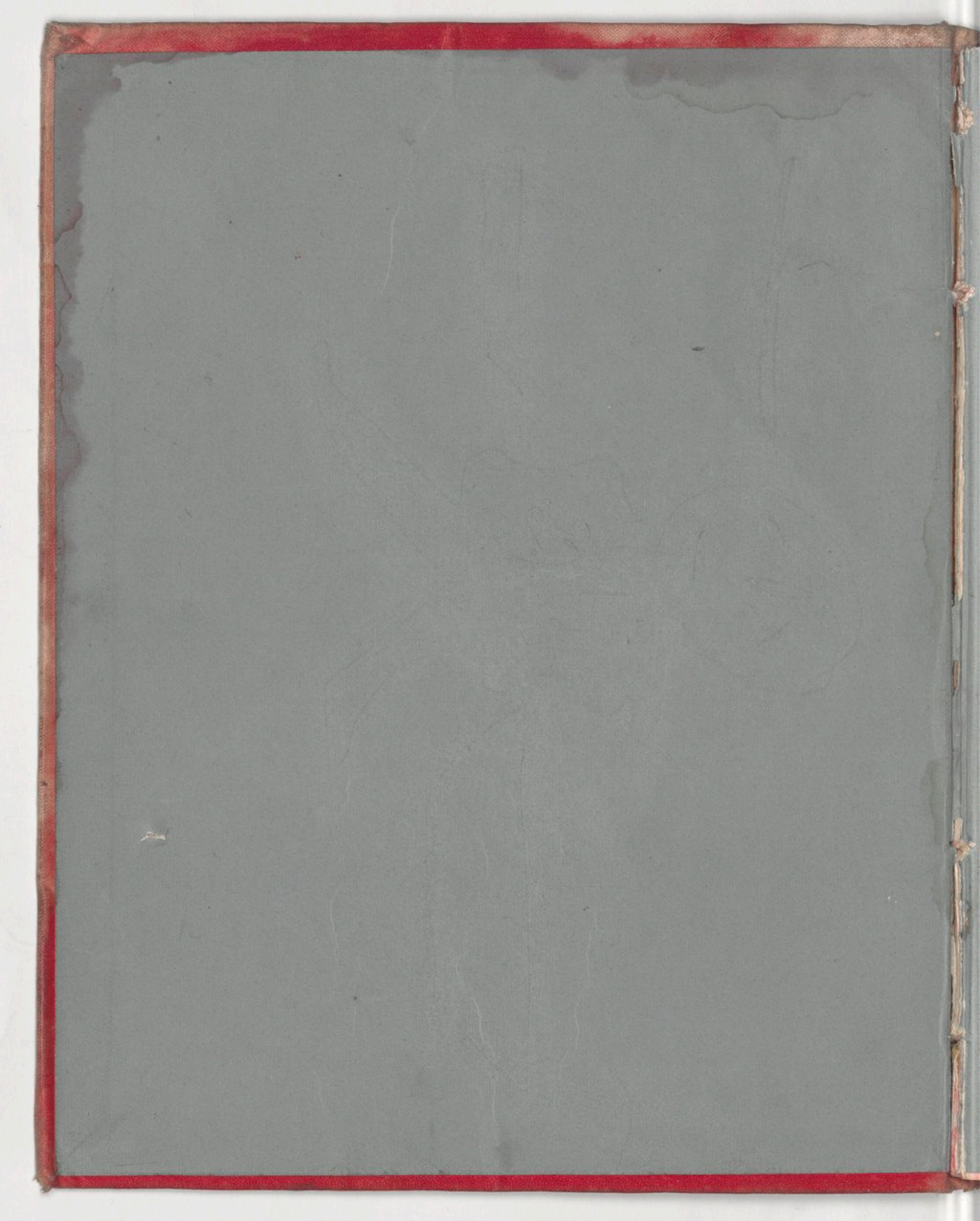
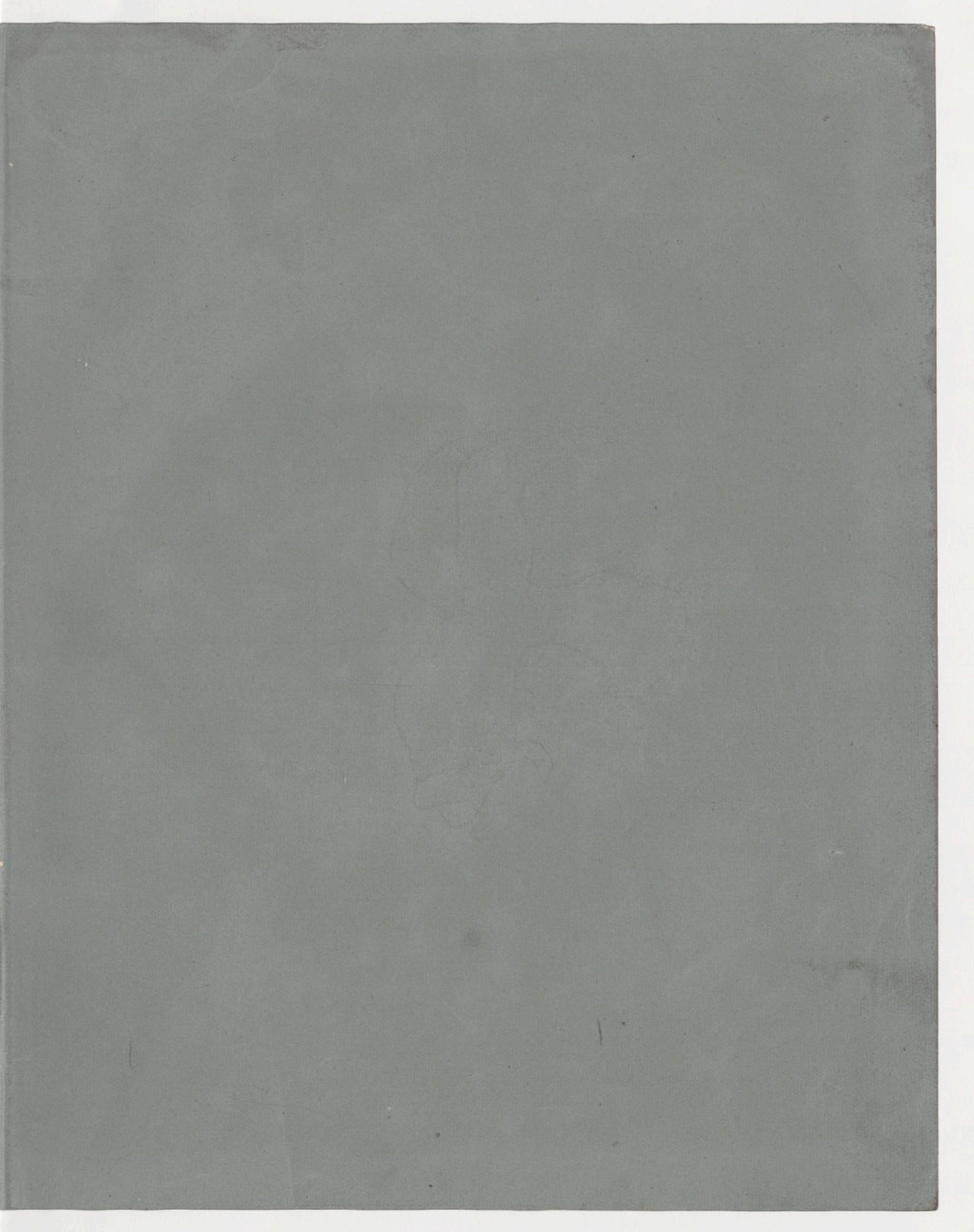


Jeux et leçons en images, par Mlle Ade de Montgolfier...


BnF Gallica


JEUX ET LEÇONS
EN IMAGES





Charmant ouvrage. Il y a une forte mouillure.
26 planches hors texte représentant les enfants
dans leurs jeux et occupations familières Dessins de MORIN.

En l'état = 100.

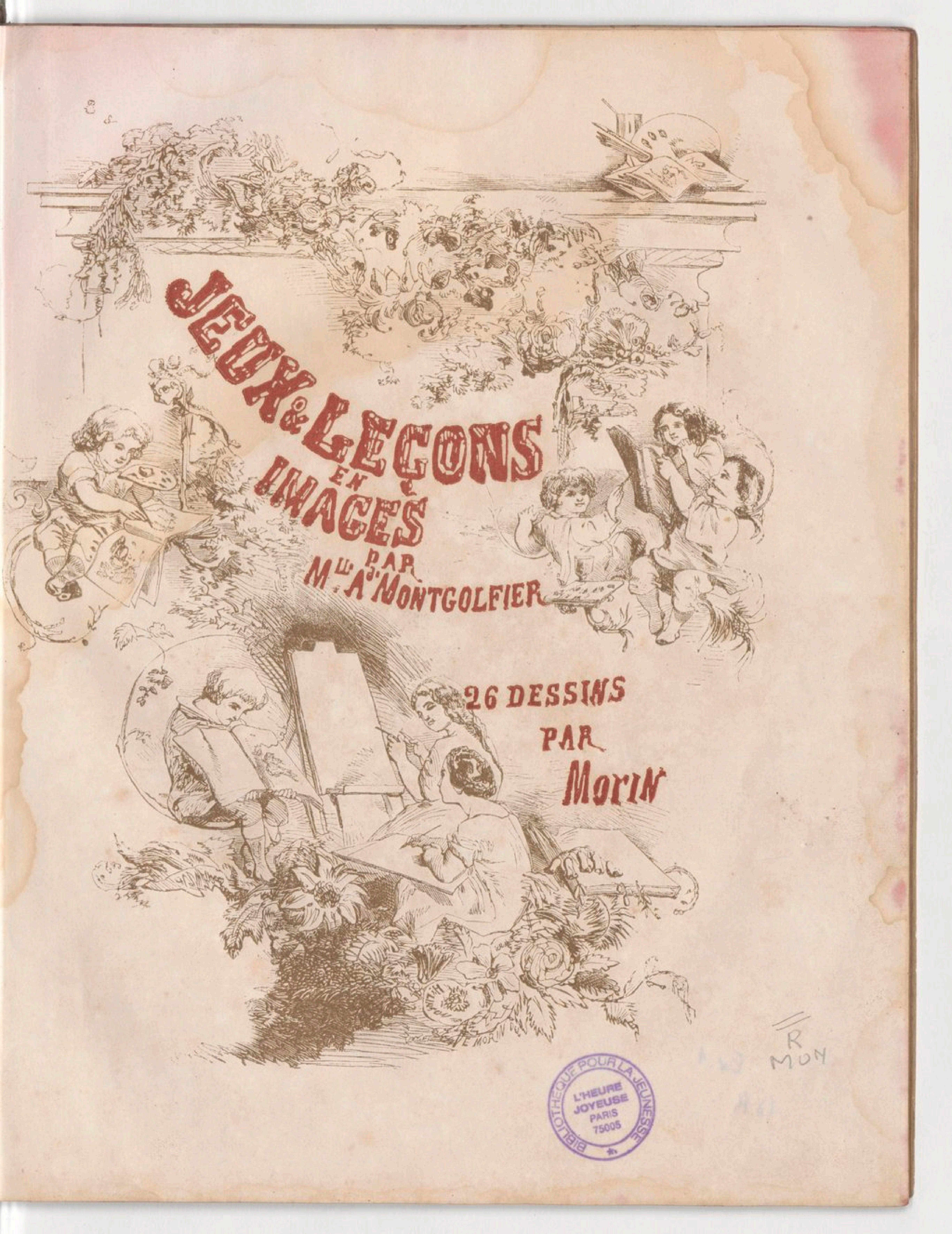
JEUX ET LEÇONS

EN IMAGES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE J. BEST,
Rue Poupée, 7.



Monte, je t'aiderai! dit Pierre à Paul.


JEUX & LEÇONS
EN
IMAGES
PAR
Mlle Ade MONTGOLFIER
26 DESSINS
PAR
MORIN
E MORIN

JEUX ET LEÇONS
EN IMAGES

PIERRE ET PAUL.

Vous connaissez Pierre et Paul? Vraiment, je crois bien! Qui ne les connaît! Ne sont-ce pas nos plus proches voisins à tous? Jamais je ne sors du logis sans voir l'un d'eux, et même tous deux, car ils cheminent volontiers de compagnie. S'il y a quelque dégât de fait, c'est Pierre ou Paul qui est le coupable; si les vaches se sont enfuies dans le pré, Pierre ou Paul auront laissé la porte ouverte; si votre gentil petit nid de grives a été dérobé, soyez sûr que c'est par l'un d'eux. Personne, pensiez-vous, n'allait se douter que là-bas, au fin fond du clos, au beau milieu d'un champ d'orties, la poule noire avait pondu douze œufs qu'elle couvait en cachette. Bah! Pierre et Paul avaient, des premiers, et bien avant vous, découvert le secret de la poule. Dès le grand matin, avant que vous ayez seulement le nez hors du lit, ces yeux malins, plus aiguisés que de fines aiguilles, pénètrent partout, et il n'y a trou si petit et si noir où ils n'aient fureté.

Il y a grande intimité entre Pierre, Paul, et tous les chevaux, tous les ânes, chaque cochon, chaque chien de la commune. Depuis qu'ils peuvent marcher tout seuls, ils ont fréquenté l'atelier du serrurier et le chevalet du scieur de long; vous les voyez trotter à la forge,

chez le charpentier, chez le cordonnier. Ils savent comment on s'y prend pour ferrer les chevaux et pour chausser les hommes; comment on scie les planches et comme on les rabote; comment se font les roues de charrette. Laissez-les devenir grands, et ils s'essayeront à bon nombre de métiers sans s'inquiéter de l'apprentissage. Rien n'arrive aux environs qu'ils ne s'en mêlent. Tantôt ils sont debout au bord du canal, à voir un bateau s'élever ou s'abaisser dans l'écluse, selon qu'il doit remonter l'eau ou la descendre; tantôt, plantés comme des piquets derrière les treillages du chemin de fer, ils regardent filer le convoi. N'apportent-ils pas autant d'intérêt à examiner la construction de la puissante locomotive, qu'à épier les rouages de la vieille montre du grand-papa à travers la petite fenêtre qui, des deux côtés, recouvre le mouvement? Le grand-père les traite de fainéants, parce qu'il les voit toujours s'amuser à jouer au ballon ou aux billes avec de jeunes garçons de leur âge, ou bien lancer des cerfs-volants, ou grimper aux arbres, mettant leurs culottes en lambeaux, et toujours en train de faire quelque espièglerie.

N'importe! ce ne sont pas des paresseux : ils deviennent actifs et forts; ils apprennent à se servir de toutes leurs facultés, à faire usage de tous leurs sens. Ils voient de leurs yeux, écoutent de leurs oreilles, sentent, flairent, goûtent, et tiennent leurs doigts toujours occupés. Ils songent à ce qu'ils ont entendu, vu, touché, goûté, senti; ils vous en parlent, et s'émerveillent à tout propos et de toute chose. Ils courent, sautent, grimpent, rient, poussent de joyeuses clameurs. Souvent en danger de se rompre le cou, rarement il se blessent; toujours occupés de quelque malice, ils ne causent jamais grand dommage.

Ici, vous les voyez tous deux. — Pierre est assis, et Paul grimpe sur le dos de l'âne de Timothée Grain-de-Poivre. — Monte, je t'aiderai! dit Pierre à Paul. — Qu'ont-ils à faire d'être là? Rien, certes. Et Timothée, qui n'est pas commode, accourt pour les faire déguerpir. Pourtant ils ne voulaient faire aucun mal à la pauvre bête. Pas plus tard que l'autre semaine, lorsque l'âne était en fourrière et n'avait rien à manger, ils ont couru tous deux au petit chemin vert, à près d'un quart de lieue, pour couper et amasser pour lui un plein sac d'herbe fine et verte. Ils sont arrivés une demi-heure trop tard à l'école, grâce à cette belle équipée; ils ont eu chacun une longue colonne de verbes à apprendre par cœur pour leur peine, et n'y ont point eu regret. Pendant ce temps-là, pensaient-ils, le pauvre bourriquet se régale à cœur joie!

LA VIEILLE JUNON DU MOULIN.

Pierre et Paul demeurent, comme vous savez, à la campagne, proche d'une grande ville. Ils habitent une très-petite maison, au milieu de beaucoup d'autres petites maisons ayant chacune son jardin. Les unes sont situées au milieu d'un parterre, les autres jouissent d'un petit clos par derrière, et le tout est fort gentil. Il y a quantité de touffes de fleurs dans les jardins, où l'on trouve aussi des pommiers et des poiriers, des cerisiers et des groseilliers. Au printemps, les anémones, les violettes, les primevères, les crocus, poussent dans les clos, et, tout le long de l'année, excepté au cœur de l'hiver, il y vient des boutons d'or et des marguerites.

Près de là, coule un joli ruisseau ombragé de vernes touffus et de saules à grosse tête. L'eau du courant limpide, retenue par une chaussée, va tourner la grande roue du moulin. Les poissons abondent dans le ruisseau, et Pierre et Paul y vont souvent pêcher avec leur ligne, faite d'une épingle crochue, d'une longue lanière de laine tricotée, et d'une des rames qui servent à ramer les petits pois. Les voisins prétendent qu'on trouvera quelque jour les petits lutins noyés dans le ruisseau, ou dans l'écluse, car l'eau y est profonde. Mais la chaussée est si jolie! Le bassin, avec ses plantes d'eau, ses nénuphars à larges feuilles; l'énorme roue, tout habillée de mousses pendantes, qui tourne toujours dans sa grande enveloppe noire, élevant l'eau d'un côté et la faisant ruisseler tout écumante de l'autre : tout cela appelle irrésistiblement les deux garçons. Je ne pense pourtant pas qu'ils se noient; mais vous pouvez être sûr qu'à moins de les noyer tout de bon, on ne saurait les empêcher d'aller visiter le ruisseau, l'écluse, et surtout le moulin. Je m'en vais vous dire, au surplus, pourquoi ils aiment tant le moulin!

Dans tout le voisinage, il n'y a pas meilleur homme, personne de plus accueillant, de plus gai, de plus gras, que le vieux meunier, si ce n'est sa femme. Je ne saurais dire pourquoi ces braves gens sont si bons et de si joyeuse humeur; mais cela est ainsi, et tout ce qui leur appartient est gras et gai comme eux. Les pigeons qui se chauffent sur le toit et sont

nourris à la porte du moulin, les canards, canetons, poules et petits poulets qui se régalent et picotent avec les pigeons, tous sont juste aussi contents que le meunier et la meunière; le cochon, dans sa bauge, est bien le cochon le plus gras qu'on ait jamais vu, et il a le plus joyeux grognement qu'on puisse entendre. La vieille jument grise, dans le clos, derrière le moulin, est plus reluisante et plus polie qu'aucun des chevaux de Franconi, et elle folâtre en plein soleil, tant que le jour dure, avec son poulain gris. Il en est de même de la vache. Couchée au milieu des boutons d'or, dans les fleurs rouges du trèfle qu'elle aime tant, elle rumine à son aise, sans avoir souci au monde, pas plus que n'en a la vieille Junon, la chienne de garde, qui est tout aussi grasse, tout aussi bonne personne, bien qu'il y ait des gens qui s'imaginent qu'elle est hargneuse.

Je voudrais bien pouvoir vous raconter ce que Junon dit à Pierre et à Paul, quand ils viennent au moulin, et qu'ils sont assis, sous un des vieux ormeaux, à admirer, à caresser elle et ses petits.

— Oui, Pierre, ce sont de vrais bijoux, des amours de petits chiens, n'est-ce pas? Je savais que vous alliez le dire. Il n'y en a pas un qui soit moitié aussi joli qu'eux dans tout le voisinage. Le vieux meunier, pas plus tard qu'hier, le disait à sa femme, et on sait qu'il ne sort pas un mot de sa bouche qui ne soit vérité. Regardez, Paul, comme ils sont mignons! Quels jolis petits nez noirs tout reluisants! quelles gentilles petites queues toujours frétillantes! Voyez, ils ont deux oreilles, deux yeux, quatre pattes chacun! Avez-vous jamais rien vu de si gentil, dites? N'auriez-vous pas envie d'être un de mes petits, pour demeurer au moulin, avoir une gentille petite queue à lever en l'air, deux longues oreilles et un drôle de petit nez tout noir?

C'est là, j'en suis presque sûr, le discours que tient la vieille Junon à Pierre et à Paul, quand ils restent des heures entières à admirer ses petits.





Ce sont de vrais bijoux, des amours de petits chiens!

PIERRE ET LA CHÈVRE.

Des chèvres habitent la petite chaumière, non loin de la maison de Pierre et de Paul. Il va sans dire que les jeunes garçons ont, depuis longtemps, fait connaissance avec les chèvres; parfois même il se passe entre eux et elles d'assez rudes assauts. Vous allez comprendre pourquoi. Mesdames les chèvres ont leurs caprices : elles sont obstinées, volontaires. Pierre et Paul ont aussi leurs fantaisies, et de leur côté ils y tiennent. Tant y a que, lorsque chèvres et garçons se trouvent être d'avis différents, on est sûr d'avoir quelque rude bataille où la victoire demeure au plus fort.

Les chèvres appartiennent à une pauvre veuve, blanchisseuse de son état : à quoi elles lui servent, c'est plus que je n'en sais. Peut-être les garde-t-elle pour vendre les petits chevreaux que les vieilles chèvres mettent bas vers le mois de mai; la femme gagne ainsi un peu d'argent, dont ses enfants et elle-même ont grand besoin. La veuve est pauvre, très-pauvre. Sa chaumière n'a qu'un tout petit jardin où elle étend son linge; les chèvres n'ont qu'une toute petite place où elles vont paître; la maîtresse se garderait bien de les lâcher dans le jardinet, car elles brouteraient choux, haricots, et jusqu'aux hardes pendues à sécher. Les chèvres n'ont donc à elles que le bord du chemin qui passe devant la cabane : pâturage assez aride, et assez sec la plupart du temps, je vous en réponds.

Quelquefois Pierre, ou bien Paul, ou tous deux, se mettent en tête de régaler les chèvres comme il faut. Il ne s'agit que de les conduire au gentil enclos situé derrière leur maison; là il y a de l'herbe pour nourrir un troupeau tout entier. Vous allez croire, je parie, que ces pauvres affamées sont trop contentes d'y aller, qu'elles sautent de joie dès que Pierre ou Paul passent une corde autour de leur cou, afin de leur faire traverser le village et de les mener jusqu'au joli clos? Là, sans parler des fleurs, on en a jusqu'aux genoux d'une herbe épaisse et menue. Eh bien! non, point du tout! Leur expérience de chèvre n'a pu apprendre à ces bêtes têtues qu'on ne leur voulait que du bien!

Pierre s'était avisé, par un beau jour de récréation, d'aller chercher une de ces chèvres

pour qu'elle pût brouter à son aise durant toute une bonne après-midi; mais la maligne bête ne sentit pas plutôt la corde qui entourait son cou, qu'elle s'élança, menaça de la tête, rua, bêla comme une folle. Pierre essayait en vain de la flatter, de l'amadouer, elle devenait de plus en plus rétive, et se mit enfin à bondir, à faire des sauts de côté, pour le forcer à lâcher sa corde : si bien que le chapeau de Pierre vola en l'air, et qu'il se fâcha tout rouge : comment ramasser son chapeau, si la stupide chèvre s'obstinait à danser de la sorte?

Le vieux Timothée Grain-de-Poivre, curieux de voir comment finirait le débat, s'était arrêté à regarder. Pour peu qu'il eût eu un meilleur naturel, il serait venu au secours de Pierre; mais, au rebours, il ricanait, et restait au milieu de la route, appuyé sur son gros bâton, se divertissant de la querelle.

Impossible de deviner qui l'emporterait : à mon avis, les chances étaient pour la chèvre, si le vieux, jovial et bon meunier que vous savez n'était venu à point. Il arrivait avec sa charrette, traînée par la jument grise, et remplie de sacs de blé et de bottes de trèfle. Pierre, rouge comme le feu, tirait; la chèvre s'élançait, faisait le plongeon, ruait, bêlait. Qui, de la bête ou du garçon, aura le dessus? — Je n'en sais rien.

Le meunier arrêta son cheval.

— Eh! Pierre, dit-il, laissez-moi vous donner un brin d'avis, que vous ferez bien de suivre tant que vous vivrez. Mieux vaut douceur que violence. Quand il suffit de bonnes paroles, n'allez pas dire de gros mots!

— Mais que faire de cette stupide bête? se récria Pierre, donnant à sa corde une fameuse secousse, et tout prêt à pleurer de colère.

Le meunier posa doucement sa large main sur le cou de la chèvre, délia tranquillement la corde, prit dans sa charrette une grosse poignée du beau trèfle vert, la montra à l'animal irrité; puis il conduisit son cheval du côté de la maison de Pierre, et la chèvre, accourue aussitôt, trotta gaiement à leur suite.



Qui, de la bête ou du garçon, aura le dessus?

LES SŒURS DE PIERRE ET DE PAUL.

Pierre et Paul ont des sœurs, des sœurs qui ressemblent fort à leurs frères. Elles courent partout comme eux, rient, chantent, s'ébattent, vives, gaies, folâtres comme de petits oiseaux. Si elles ne fréquentent pas autant que les deux garçons la forge du serrurier, l'échafaudage du scieur de long, l'écluse du canal et les treillages du chemin de fer, elles ont la même ardeur à se promener dans les champs, le même entrain, la même joie à regarder toutes choses. En hiver, on a de belles vitres toutes chamarrées de givre à admirer, et de jolies glissoires du côté de l'étang; ce n'est pas que les fillettes sachent glisser aussi bien, aussi loin, que Pierre et que Paul, mais elles en ont tout à fait assez des petites glissades qu'elles savent faire, et s'en contentent. Elles vont cueillir, au temps de Noël, pour orner la maison, le houblon et le gui toujours vert; elles disposent en guirlandes, autour des fenêtres et des glaces, les branches garnies de leurs brillantes graines rouges, et font, aidées de leurs frères, du grand salon de famille un vrai paradis.

Mais vienne le printemps! c'est là l'époque des grandes fêtes : chaque semaine alors apporte son plaisir; et, de tous ces jours de joie, les longs jours de l'été sont encore les meilleurs. Les champs, les sentiers, les bords des ruisseaux, tout se couvre alors de merveilles. Pierre et Paul sont-ils occupés à pêcher dans le petit cours d'eau avec leur mince ligne, la longue jarretière tricotée et l'épingle crochue? un peu plus loin, les deux sœurs cueillent des bouquets pour se faire des couronnes, et passent joyeusement les heures. Elles ont les fleurs de la reine des prés, pareilles à de légères écumes, la fleurette bleue, amie des ruisseaux, qui ressemble à une petite turquoise et qu'on appelle *ne m'oubliez pas,* et les iris jaune d'or, et les salicaires pourpres, et beaucoup d'autres trésors, sans compter les belles choses vivantes auxquelles elles se garderaient de toucher; car autour d'elles circulent, à travers les touffes d'herbes, des couvées entières de petits oiseaux à demi couverts de leurs naissantes plumes. Quelques semaines plus tôt ces petits ébouriffés n'étaient que des œufs tachetés, tout mignons, et bien cachés dans leurs nids artistement tissés de fin gazon et

de menues tiges d'herbes sèches, ou bien de crins et de cheveux entrelacés avec des brins de mousse. Ces œufs, tendrement couvés par la mère, tandis que, perché sur un buisson voisin, le père chantait à sa compagne ses airs les plus doux, sont maintenant éclos, et les oisillons, faute de savoir encore voler, sautillent par tout le taillis, au grand divertissement des sœurs de Pierre et de Paul.

Par une belle et tiède soirée, assises sur la rive du petit ruisseau, elles y demeuraient silencieuses et tranquilles, si bien que les délicates petites créatures qui vivent au bord de l'eau et, craintives, se cachent dès qu'un pas d'homme, de femme ou d'enfant se fait entendre, rassurées par l'air doux et calme des deux sœurs, couraient autour d'elles aussi bravement que s'il n'y avait eu personne.

Aussi les fillettes voyaient-elles tout ce qui se peut voir de plus joli. Les petits poissons nageaient çà et là, comme s'ils n'eussent eu rien à faire qu'à se jouer dans les mailles dorées que le soleil traçait sur la claire surface des eaux, ou à frétiller parmi les cailloux du lit sablonneux du ruisseau. Un vieux rat d'eau sortait de son trou, suivi de tous ses petits ratons, et la mère enseignait à ses petits les endroits où croissent la flèche d'eau, le jonc fleuri, toutes les plantes aquatiques parmi lesquelles ils trouvent leur nourriture. Le martin-pêcheur au dos bleu argenté, à la poitrine rouge et luisante, remontait, redescendait le courant à tire-d'aile, se précipitait vers l'eau ou remontait dans l'air, occupé de ses affaires particulières, et, sur la rive opposée, du milieu des roseaux agités par le vent, sortaient des sons aussi mélodieux que la douce voix de l'orgue dans l'église à la tombée de la nuit.

— Il me semble que le bon Dieu est dans ces jolis roseaux, là-bas, dit la plus jeune des deux sœurs.

— Pourquoi? demanda l'aînée.

— Parce qu'ils ont une petite voix toute douce qui me remue le cœur, dit la cadette.

— Mais c'est le vent, c'est l'air, reprit l'autre fillette.

— Le bon Dieu est dans l'air, alors?

— Oui, certes, puisqu'il est partout! répliqua la plus grande sœur.



Les deux sœurs cueillent des bouquets.

LE PETIT CHARLOT ET L'ANGE.

Un jour, le plus jeune frère de Pierre et de Paul accourut au logis, tout échauffé :

— Oh! maman, maman! cria-t-il, j'ai vu un ange!

— Allons donc! dit sa mère; les anges ont autre chose à faire qu'à te venir visiter.

— C'est égal! j'en ai vu un tout de même, insista Charlot. C'était un ange à cheval sur un poney blanc qui avait une crinière blanche flottante et une longue queue.

— L'ange? demanda la mère en souriant.

— Non, le petit cheval, reprit Charlot.

— L'enfant a raison, dit, en s'asseyant, le vieux fermier Giroflée, qui venait causer un moment avec la mère de Pierre et de Paul; Charlot a dit vrai. C'est Célestine qu'il aura vue, et c'est une manière d'ange. Elle nous est venue à la ferme de bien loin d'ici, de la grande ville, où l'air ne vaut rien, où les maisons sont hautes, toutes serrées les unes contre les autres, où il n'y a point de prés couverts de fleurs, point de chants d'alouettes pour appeler les gens hors de leur lit au grand matin, et elle vient à la ferme chercher du bon lait, de la force, de la santé, afin de ne pas devenir tout à fait un ange. Voilà la vérité de la chose, Charlot.

— Aura-t-elle des ailes? demanda l'enfant, qui la croyait déjà prête à s'envoler.

— Oh! pas encore, et pas de sitôt, nous l'espérons bien, dit le bon vieux fermier; car s'il avait des ailes, l'ange ne resterait pas avec nous. La vérité, c'est qu'elle est, comme vous, de chair et de sang. C'est la petite fille de notre bon vieux bourgeois; elle est née là-bas, dans ces pays si chauds qui sont fort malsains, si bien que ce cher bijou se fanait et se flétrissait comme une fleur cueillie en plein soleil. Alors sa mère l'a amenée en France avec sa vieille bonne; et comme elle ne se portait guère mieux chez le grand-père, ils nous l'ont envoyée à la ferme, avec la bonne et le poney. Il n'y a pas dix jours qu'elle est arrivée, et elle va déjà mieux. On a apporté toutes sortes de balivernes pour la divertir, et son perroquet, et son bichon; bah! elle ne se soucie de rien de tout cela. C'est son poney qu'il lui faut,

pour aller de çà, de là, partout, au grand soleil qui fait briller ses beaux cheveux lustrés; et elle tourne son beau visage au vent, pour qu'il rende un peu de couleur à ses joues, pâles comme une de nos roses thé. De sorte qu'elle est à trotter tout le long du jour par les champs avec sa bonne et son petit cheval. Le poney n'avance guère sans tondre de bonnes bouchées de foin chemin faisant, et la vieille cueille des bottelées de fleurs : des chèvrefeuilles, des églantines, et jusqu'aux trèfles et aux marguerites des champs. Qui dit nouveau, dit beau, et toutes nos fleurs sont nouveautés pour la jeune demoiselle : jusqu'aux orties et aux mauvaises herbes qu'elle trouve jolies! Cela peut bien être, et je ne dis pas que non, maintenant que j'y regarde; mais je ne m'en étais jamais douté.

Charlot ramassa une fleur de pissenlit, et s'en fit une bague qu'il regarda d'un air ravi. Quand il releva le nez, le vieux fermier parlait encore de Célestine.

— Nous sommes en été, n'est-ce pas? Et les oiseaux en ont à bouche que veux-tu de grains et même de nos fruits dont ils ne se font faute; eh bien! la bonne jeune demoiselle trouve que ce n'est pas assez, et elle leur apporte des miettes et des friandises. Les merles qui nichent en foule dans nos taillis, les pinsons, les chardonnerets, les rouges-gorges, viennent picoter jusqu'à ses pieds. Jamais je n'ai rien vu de pareil. Mais les bêtes connaissent qui les aime. Faut pas maintenant que mon garçon s'avise de tirer sur ces petits musiciens emplumés. Elle a des livres qui prétendent que les oiseaux font plus de bien au fermier en détruisant les insectes, que de mal par le peu de blé qu'ils lui mangent. C'est peut-être vrai pour ce que j'en sais; mais, vrai ou non, il n'y aura pas un oiseau, serait-ce même une corneille, de tiré dans le domaine durant toute la belle saison; le petit ange sans ailes l'a défendu



C'était un ange à cheval.

PETITS LAPINS, PETITS OISEAUX.

Pierre et Paul élevaient toutes sortes de bêtes : des chats, des cochons d'Inde, des pigeons et des lapins. Ils avaient même un serin, dont la cage, suspendue à la plus jolie fenêtre de la maison, au levant, était hors de la portée du chat. Minet cependant était du meilleur naturel; chat distingué, d'une délicatesse parfaite, qui jamais n'eût songé à mettre la patte sur l'oiseau, l'eût-il trouvé en son chemin. Mais on ne lui donna pas la moindre occasion d'être tenté, et cela valait mieux.

Les lapins logeaient dans une gentille petite maison à eux, tout à fait en dehors, près de l'étable; et Charlot et les deux sœurs avaient autant de soins et d'attentions pour eux que Pierre ou que Paul. Deux fois par jour ils leur apportaient des carottes, du trèfle frais cueilli, des pissenlits, racine et tout, que Charlot déterrait avec un vieux couteau; sans compter que les lapins avaient toujours une bonne provision de son que Charlot appelait *leur pain*. Leur petite maison était nettoyée et tenue si propre qu'il y avait plaisir à les y aller visiter.

Charlot, qui n'aimait rien tant que ses lapins, envoya à Célestine, par le fermier Giroflée, une invitation en règle, pour qu'elle profitât d'une de ses promenades à cheval et les vînt voir. Célestine vint, et fut si enchantée des lapins et de leur petite maison, que Charlot offrit bien vite de lui donner deux lapereaux, les plus jolis du monde, avec leur fourrure blanche.

— Je ne saurais comment les soigner à la ferme, dit la jeune fille, qui les regardait pourtant avec désir et amour.

— Eh bien! s'écria Charlot, c'est moi qui en aurai soin; je ferai de l'herbe pour eux dans les champs et au bord des chemins, et j'irai les rapproprier deux fois la semaine.

Qui fut ravi de cette proposition? ce fut Célestine; et Charlot était encore plus content de la lui voir accepter.

Quand Charlot et ses sœurs, en se rendant à l'école, ou en faisant des commissions, apercevaient, dans le jardin ou dans les champs, le seneçon doré et les épis mûrs du plantain à douce odeur qui ornent le bord des sentiers, ils en faisaient provision pour le petit

serin. Ils ne s'arrêtaient pas pour cela à perdre leur temps; cueillant à la hâte, ils couraient à leurs affaires. Mais, au retour, ils avaient toujours quelque friandise à donner au pauvre petit prisonnier emplumé qui ne pouvait, en dépit de ses ailes, voler, choisir et becqueter les graines partout où il s'en trouvait.

Une autre attention, à laquelle ils n'avaient garde de manquer, c'était de mettre, dans la cage du petit serin, une soucoupe creuse pleine d'une eau bien claire pour qu'il pût se baigner; car il n'y a rien que les oiseaux aiment tant que de se laver, et, les petits pieds dans le bain, d'asperger leurs plumes luisantes, en les secouant et faisant voler l'eau, avec leur agile bec, jusque sur leur dos où elle roule en petites perles.

Un beau matin que Pierre et Paul étaient couchés sous des rejetons de coudrier, à laisser pendre leur ligne dans le ruisseau, et qu'ils se tenaient muets et immobiles, cachés par le feuillage, ils eurent le plaisir de voir des centaines d'oiseaux qui venaient se baigner dans un petit endroit où l'eau était limpide et peu profonde. C'était un vrai divertissement que de les regarder. Bruants jaunâtres, gris linots, roitelets, pinsons, bergeronettes gris-perle avec leur queue toujours dansante, et nombre d'autres oiseaux, arrivaient comme de vraies personnes qui vont se baigner dans la mer. Quelques-uns s'avançaient bravement jusqu'à ce qu'ils eussent le cou dans l'eau, et alors ils piétinaient, s'agitaient et éclaboussaient tout autour d'eux; d'autres, moins hardis, n'allaient pas si avant et, enfonçant à peine jusqu'à leur poitrine blanche ou fauve, plongeaient soudain leur petite tête ronde, la relevaient en sursaut, et faisaient ruisseler l'eau sur leurs corps soyeux, en battant joyeusement des ailes; et tous ces petits baigneurs gazouillaient et chantaient avec délices.

Pierre et Paul, à dater de ce jour, n'oublièrent plus jamais de remplir la baignoire du serin.



Ils leur apportaient des carottes.

LE NID DE MERLES.

Pierre et Paul aimaient tous deux les oiseaux à la folie. Ils les reconnaissaient à la voix, imitaient leur chant avec des sifflets de sureau, savaient distinguer les nids des diverses espèces, et, dans les après-midi de congé, ils furetaient tant et si bien dans les taillis, les bosquets, les enclos, qu'ils découvraient bon nombre de cachettes où les pauvres linottes, la fauvette traîne-buisson, ou la petite babillarde qui aime l'ombre des saules, le chardonneret ou le roitelet, la grive ou le merle, croyaient avoir mis leur couvée en sûreté. Pierre et Paul examinaient les œufs et en emportaient souvent quelques-uns, prélevant un tribut sur chaque nid découvert.

Célestine admirait, au moins autant que Pierre ou que Paul, les nids et leurs petits constructeurs. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on y touchât, qu'on dérobât à ces pauvres oiseaux leur famille et la petite demeure qu'ils ont construite avec tant de peine. Elle s'opposait de toutes ses forces au pillage, et ce qu'elle dit au fils du fermier Giroflée sur l'admirable instinct dont le bon Dieu a doué l'oiseau qui bâtit son nid d'une façon si merveilleuse, avec de la mousse, des cheveux, du crin ou de la laine et des brimborions de paille, toucha le rustique jeune garçon. Il s'étonnait maintenant de choses que jamais il n'avait remarquées parce qu'il les voyait sans cesse, et il se sentait pris de tendresse pour les inoffensifs petits architectes de nids qu'autrefois il détruisait à plaisir.

— Jamais je n'avais pensé à tout cela, dit-il. Au fait, c'est drôle qu'une si petite bestiole fasse, avec son fin bec et ses maigres petits pieds, de si jolis ouvrages! Oh! je ne jetterai plus de pierres aux nids! Dam! je n'en ferais pas tant qu'un roitelet, c'est vrai!

Pierre s'imagina un jour que ce serait faire une grande joie à Célestine que de lui donner un nid. Elle, qui aimait tant les oiseaux, serait-elle contente, pensait-il, d'en élever toute une couvée! Là-dessus il se mit en campagne, par une belle et chaude soirée, au commencement de l'été, et se glissa dans un petit bouquet de bois, au bout de la prairie, où il avait épié un nid de merles, dont, à cette époque, les œufs devaient être éclos. Il trouva ce qu'il

espérait. Le nid était, autant qu'il en pouvait contenir, tout rempli d'oisillons; leur duvet jaune commençait à se changer en plume, et le père et la mère, très-affairés, allaient et venaient à tire-d'aile, en train de nourrir leurs petits. Pierre ne les aperçut seulement pas; il ne voyait que les jeunes habitants du nid, le bec ouvert, poussant leur petit cri d'appel. La figure toute rouge de joie, le garçonnet enfonça ses cinq doigts par-dessous ce charmant petit nid si bien attaché aux branches mortes qui le soutenaient, et, sans écouter les cris de détresse, les gémissements plaintifs du papa et de la maman qui le suppliaient, de la plus touchante façon du monde, de ne pas leur enlever leurs petits, il emporta le nid dans ses bras, et, le serrant contre sa poitrine, commença à courir.

Les vieux oiseaux le poursuivaient, remplissant l'air tiède et parfumé de leurs cris douloureux sans que Pierre y fît la moindre attention, lorsqu'il fu tout à coup rencontré par Charlot qui accourait au bruit. Ces cris aigus ne pouvaient venir que d'oiseaux qui avaient perdu leurs petits, Charlot le reconnut aussitôt, et, en voyant les prisonniers qu'emportait Pierre, un violent sentiment de pitié et d'indignation s'empara de lui, et il entreprit de les arracher des mains du petit dénicheur. Plus fort, plus robuste que Charlot, Pierre se défendit et ne voulut pas abandonner sa prise. Le cœur ému de compassion et les yeux pleins de larmes, le pauvre Charlot serra les poings, et frappa du pied avec colère.

A ce même moment Célestine arrivait, assise sur son petit poney. Les deux garçons en appelèrent à elle, fort animés, et racontant tous deux à la fois leur histoire.

— Donnez-moi le nid et les petits oiseaux, dit-elle.

Pierre ravi triomphait.

— A présent, Charlot, poursuivit-elle, venez avec moi; nous allons bien vite reporter le nid à sa place. Je la connais; le père Giroflée me l'avait montrée ce matin.

Ce fut le tour de Charlot d'être joyeux.

— Pierre tiendra mon cheval pendant que Charlot et moi irons, ajouta-t-elle.

Elle sauta à bas de son poney, et courut avec Charlot jusqu'au taillis pour replacer le nid. Ah! si vous aviez pu entendre le joyeux chant du père et de la mère, vous auriez été presque aussi réjoui qu'eux.



Charlot serra les poings.

LA PERRUCHE DE CÉLESTINE.

Célestine, charmée des lapins que lui avait donnés Charlot, l'invita, ainsi que Pierre, Paul, et les deux sœurs, à venir voir sa perruche. C'était un bel oiseau, un oiseau savant même. Margot, c'était son nom, parlait presque aussi bien qu'un enfant, et n'avait qu'un seul défaut, c'était de répéter sans cesse la même chose. Par exemple, dès le grand matin, vous l'entendiez toujours dire : « Célestine, ma *cherrie,* levez-vous, il est temps! Célestine, il est temps, levez-vous, ma *cherrie!* » Et elle ne se lassait pas de répéter ces mots, jusqu'à ce que Célestine eût paru. Alors commençait une autre série de phrases : « Bonjour, Célestine! donnez du biscuit à Margot! du biscuit à Margot! du sucre à Margot! »

Quand la perruche était gorgée de biscuit et de sucre, et que Célestine, après son déjeuner, s'en allait à ses occupations, alors l'oiseau à son tour se livrait aux siennes tout entier. S'accrochant des ongles et du bec, il se coulait lentement, du haut en bas et du bas en haut de son bâton, avec une gravité solennelle, et comme s'il s'agissait de la plus importante affaire. Il remontait encore, puis redescendait, s'arrêtant, de temps à autre, pour examiner ses pattes et ses ongles noirs, avec un regard de côté : il faisait alors entendre un bizarre gloussement, qui partait du centre de son gros bec, comme s'il disait : « Je croyais vraiment avoir cassé ma griffe! mais je vois que je me suis trompé. » Puis il recommençait ce manége, et cela sans relâche.

Parfois, remontant tout au sommet de son perchoir, Margot penchait sa tête d'un air réfléchi, et, à de lents intervalles, défilait le reste de son répertoire : « Allons! venez parler à Margot! » Puis elle s'écriait de toutes ses forces, avec emphase : « Margot! belle Margot! Célestine, ma *cherrie!* Célestine, ma beauté! allons! parlez à Margot, à la belle Margot! » Après quoi, la perruche recommençait à glousser de toutes ses forces, à faire claquer son bec, à examiner une de ses pattes, puis l'autre, et enfin à se traîner du haut en bas et du bas en haut de son perchoir.

Célestine aimait beaucoup Margot. C'était son père qui la lui avait apportée, avec un autre

perroquet, des pays lointains par delà la grande mer, et, durant tout ce long voyage, il s'était plu à apprendre à parler à ce couple d'oiseaux, afin qu'ils pussent servir à l'amusement de sa chère petite fille.

Jacquot et Margot vivaient à merveille ensemble. Ils habitaient la même cage et se plaisaient fort l'un avec l'autre. Jacquot était le plus habile, il apprenait plus vite et mieux que sa compagne; mais il fut blessé par accident le jour même de l'arrivée du père de Célestine. Ce fut chose touchante que la douleur et l'affection que laissa voir Margot, et que la tendresse de ses soins pour son compagnon. Le pauvre Jacquot avait perdu tout son esprit, toute sa vivacité; il n'avait plus même la force de manger. Margot se glissait tout près du malade, lui caquetait tout bas une espèce de petit gazouillis plaintif, comme pour le consoler et le reconforter; elle lui grattait amicalement le dessus de la tête et le cou, et enfonçait avec tendresse sa tête, à elle, dans les plumes ébouriffées du pauvre moribond. Jacquot mourut, et il y eut lieu de penser que l'inconsolable Margot ne lui survivrait pas et mourrait de chagrin.

Pendant plusieurs jours elle refusa de manger; elle avait perdu toute sa drôlerie, toute sa gaieté, et le père de Célestine lui-même s'attristait de voir dépérir le pauvre oiseau. Enfin il s'avisa pour la consoler d'un moyen qui avait réussi en pareil cas : il plaça un petit miroir sur un des côtés de la cage, et Margot, en y voyant se répéter sa propre image, s'imagina que c'était celle de son ancien compagnon. Sa joie fut aussi grande que son chagrin avait été profond, et elle retrouva d'un seul coup toute sa gaieté : c'était la plus amusante chose du monde que de la voir faire la révérence, tourner et retourner la tête, jeter un coup d'œil de côté sur sa propre image, et lui raconter toutes sortes de gentillesses dans son petit gazouillis qu'elle seule comprenait.

Les leçons alors recommencèrent, et Margot apprit à merveille toutes les phrases qu'elle disait maintenant. Il y en avait deux ou trois cependant que Jacquot savait, sans qu'elle les eût jamais sues ou que jamais elle les eût voulu apprendre.

C'est là ce que Célestine raconta de sa perruche, et le lendemain les sœurs de Pierre et de Paul emmenèrent avec elles le petit Charlot, et vinrent rendre à Margot une longue visite.





Du biscuit à Margot!

LA CHATTE DE PIERRE.

Entre autres animaux vivants qui faisaient la joie de Pierre, il y avait une grosse chatte aussi remarquable à sa façon que l'était la perruche de Célestine. Si vous faisiez la plus légère allusion à Minette, si vous disiez qu'elle était belle et bien fourrée, ou qu'elle avait de beaux petits chats, Pierre était si content qu'il vous régalait aussitôt de l'histoire de tous les hauts faits de sa chatte, actes qui lui semblaient dignes de mémoire et qui vous le paraîtront aussi, je l'espère.

Il s'étendait d'abord sur son illustre origine : Minette descendait de la fameuse race de chats du bon vieux meunier, chats les meilleurs chasseurs du pays, les plus redoutés des rats. Pierre vous racontait comment il avait sauvé la pauvre chatte que l'on allait noyer avec tous ses petits frères et sœurs chatons. Il s'était senti saisi tout à coup d'une grande amitié pour elle, comme on se disposait à la jeter dans l'écluse du moulin, et le bon vieux meunier avait conservé la vie de la pauvre petite chatte, à la requête de Pierre. Depuis, elle avait vécu au moulin avec sa maman chatte, jusqu'à ce qu'on pût la sevrer, et alors Pierre l'emporta dans un panier couvert.

Minette n'était pas moins charmée de Pierre que Pierre de Minette. Elle le reconnaissait entre tous ses frères et sœurs; et lorsque la chatte s'étendait nonchalamment au soleil, à se chauffer devant la porte du jardin, si Pierre paraissait, tout aussitôt elle était debout sur ses quatre jolies pattes blanches, et trottait au-devant de lui, la queue levée à angle droit. Elle allait se frotter contre les jambes de son maître, et elle faisait son *ron-ron* comme pour dire : « Je suis très-contente de vous voir, Pierre; je vous aime mieux que tous les autres garçons, et je suis très-heureuse d'être avec vous! »

Il n'y avait pas jusqu'à la mère de Pierre qui, bien qu'elle n'aimât guère les chats, convenait que c'était une très-singulière bête que Minette, et qui avait étonnamment de bon sens. Vous allez voir une de ses façons de le montrer. La porte du jardin et celle de la maison ouvraient toutes deux par un vieux loquet qui se levait en pressant du pouce un

petit bouton de fer. Minette avait remarqué sans doute comment on s'y prenait, car lorsqu'elle voulait entrer dans la maison, elle sautait sur le rebord de la fenêtre, et s'efforçait de lever le loquet avec sa patte. Elle n'en pouvait pas venir à bout, mais elle faisait un petit cliquetis qui avertissait, et alors Pierre ou quelque autre lui ouvrait la porte. Tous les voisins l'avaient vue essayer ainsi de lever le loquet; le père Giroflée, entre autres, l'avait remarqué, à la grande joie de Pierre qui comptait bien qu'il le dirait à Célestine.

Il y avait plusieurs années que la chatte appartenait à Pierre; elle n'était donc pas très-jeune, et une fois elle avait été malade : c'était durant l'hiver; elle boitait si fort d'un côté qu'elle ne pouvait plus remuer les pattes. Pierre croyait, et sans doute il avait raison, que Minette avait attrapé un rhumatisme en dormant au froid : mais comment la chose était-elle arrivée? c'est ce que ni Pierre ni moi n'avons pu découvrir. Ce qu'il y a de certain, par exemple, c'est qu'elle avait grand mal pour peu qu'elle essayât de bouger : aussi restait-elle parfaitement tranquille; et si quelqu'un faisait mine de la toucher, elle grondait sourdement, elle jurait même comme si elle voulait égratigner. Pierre était très-chagrin de la voir souffrir; elle le devinait bien, car elle ne se laissait toucher et caresser que par lui. Dans sa grande peine et pitié, il la prenait avec précaution, la mettait sur ses genoux, et flattait, caressait doucement, de sa petite main chaude et tendre, tout le côté souffreteux de Minette; aussitôt elle commençait à faire son *ron-ron*, et à miauler tout bas comme si elle le remerciait. Cela fit penser à Pierre que c'était sans doute le bon moyen de la guérir; et c'était une excellente pensée. Il la caressait de cette façon quelquefois toute une demi-heure de suite; et en peu de jours elle se trouva guérie.

De temps à autre pourtant, lorsque venaient les mauvais jours froids, Minette était reprise de son mal, quoique jamais aussi fort qu'à sa première attaque : alors elle venait trouver Pierre, et se glissait sous sa main. Il voyait tout de suite ce qui lui manquait, ce qu'elle le priait de faire pour elle.

Vous voyez ici Pierre, regardant en plein visage un des petits chatons de Minette, pour deviner à ses yeux s'il a autant d'esprit que sa mère.





A-t-il autant d'esprit que sa maman ?

MÉDITATION DE PIERRE SUR LES CHÈVRES.

Mieux vaut douceur que violence; quand il suffit de bonnes paroles, n'allez pas dire de gros mots : c'était le conseil que le bon vieux meunier avait donné un jour à Pierre.

Pierre avait pu juger du mérite de l'avis, en voyant la chèvre courroucée se calmer tout de suite, et suivre le meunier et sa charrette. Depuis, il s'était efforcé de se rappeler le bon conseil et de s'y conformer. Aussi les chèvres le suivaient-elles très-volontiers maintenant, et la pauvre vieille veuve lui savait beaucoup de gré de ce qu'il les menait dans de bons pâturages, et surtout de ce qu'il le faisait d'une façon aussi agréable pour les chèvres que pour lui-même.

Il s'ensuivit que Pierre prit en affection la mère chèvre qui autrefois lui donnait tant de tracas; et vous le voyez là, debout, appuyé sur elle, sous les vieux chênes, dans un joli petit sentier tapissé de gazon, tout près de la maison de la veuve. Pierre réfléchit, il réfléchit très-fort; et je vais vous raconter, aussi juste que je le pourrai, les idées qui roulent dans sa petite tête.

« Je voudrais bien savoir à quoi pensent les bêtes! Qu'est-ce qu'elles se disent en elles-mêmes? Voilà cette vieille mère chèvre et ces espiègles petits chevreaux : qu'est-ce qu'ils ont dans l'esprit? Ils aiment ce joli chemin tout plein d'herbe, je m'en doute, et ce bon soleil tout brillant. Mais savent-ils qu'il pleuvra peut-être demain, et que l'hiver viendra quand l'été et l'automne seront passés? La vieille maman chèvre sait-elle qu'il faudra qu'elle perde tous ses gentils chevreaux si gais; qu'il y en a un de parti déjà, et que les autres vont s'en aller avant peu? Pauvre bonne bête! elle peut bêler, prier, supplier tant qu'elle voudra, ils ne lui laisseront pas un seul petit! C'est comme cela que les hommes traitent toutes leurs bêtes. Ils en sont les maîtres, et ils en font ce qui leur plaît.

» Je voudrais savoir un peu l'effet que nous leur faisons! Je présume qu'ils nous trouvent bien habiles, bien savants, et bien bons pour eux, après tout! Nous bâtissons des écuries pour les chevaux et des étables pour les vaches, nous leur donnons du bon foin et de

l'avoine, et nous les mettons à paître dans de beaux herbages. Tout cela est fort agréable pour eux, et très-bon et très-bien pensé de notre part. Peut-être qu'ils s'imaginent que nous sommes leurs domestiques? pensa Pierre, souriant de l'idée. J'espère que oui. Pauvres bêtes! cela leur ferait plaisir, et ce serait très-drôle. Ils se croiraient alors des personnages de conséquence. Mais, un moment! reprit-il, raisonnant plus profondément; les gens ne sont pas toujours humains et bons pour leurs animaux : quand les pauvres bêtes sont battues, à demi affamées, maltraitées, surchargées de travail, elles ne peuvent pas penser que c'est par leurs domestiques. Le cheval et l'âne de Timothée Grain-de-Poivre, par exemple, quelles maigres et malheureuses créatures cela fait! Cependant ces pauvres bêtes lui obéissent, quoiqu'elles ne puissent pas l'aimer. Elles le craignent, et elles lui obéissent par peur.

» Peut-être encore, songea-t-il, devenant de plus en plus pensif, peut-être que les animaux regardent les hommes comme des êtres supérieurs, une sorte de providence? La jument du meunier, le poney de Célestine, les chevaux et les vaches du père Giroflée, trouvent que la Providence est très-bonne pour eux, qu'elle leur accorde tout plein de bénédictions; mais l'âne et le cheval du vieux Grain-de-Poivre!... D'un autre côté, considéra Pierre de plus en plus attristé, peut-être pensent-ils que les souffrances et les afflictions leur sont envoyées pour les rendre patients? Tout de même, c'est bien fâcheux! C'est si triste! Oh! je ne saurais dire à quel point c'est triste, et personne ne peut le dire. Ce que je sais, du moins, c'est qu'on doit être bon pour les animaux, car ils ne sauraient se sauver, ni se plaindre, ni se venger. Non, ils ne le peuvent pas, quelque méchant qu'on soit avec eux.

» Eh bien! toujours je tâcherai, moi, d'être bon pour les bêtes, se dit Pierre en conclusion; et j'espère bien que j'en aurai beaucoup, beaucoup à soigner. » Et nous l'espérons comme lui.





Pauvre bonne bête!

CHARLOT ET LE COMBAT DE COQS.

Un jour que Célestine traversait le village, en faisant gaiement trotter son joli cheval blanc, elle vit un groupe de gens qui faisaient cercle à l'endroit le plus large de la grande rue, foule compacte qui semblait fort animée et où l'on entendait de ces gros rires qui n'égayent jamais que ceux qui les font. Il y avait le boucher, le forgeron, et jusqu'au paisible vieux cordonnier tenant encore en main, sur la forme, le soulier qu'il était en train de raccommoder.

— A lui, Charlot! *xce! xce!* criait l'un.

— Bon! travaille-moi-le ferme, Guillaume! criait l'autre.

— En voilà un petit brave! se récriait celui-ci.

— Un vrai combat de coqs! reprenait celui-là.

Célestine mit son cheval au pas et le fit arriver jusqu'au cercle : en regardant par-dessus les épaules des spectateurs, elle vit, à son inexprimable indignation, le petit Charlot et Guillaume, le plus jeune des fils du charron, qui, après avoir mis bas leurs vestes, se battaient et, tout souillés de poussière, se roulaient, se tapaient l'un l'autre de toutes leurs petites forces. Les hommes et les gamins qui les entouraient riaient, et les excitaient au lieu de les séparer.

Célestine ne dit rien ; elle poussa son cheval dans le groupe qu'elle força ainsi à s'écarter, sauta légèrement à terre, et marcha résolûment entre les deux petits furibonds. Ce n'était qu'une faible enfant; mais lorsque, laissant tomber l'ample queue de son amazone, la figure entourée des boucles blondes inondées de soleil qui s'échappaient de dessous son petit chapeau d'homme, une main appuyée sur l'épaule de chacun des jeunes garçons qu'elle tenait ainsi séparés, elle demeura un instant immobile et comme haletante, elle semblait un ange qui pouvait commander, car lui résister était impossible. Elle reprit haleine :

— Enfants, dit-elle enfin, si vous n'avez rien à faire ici qu'à vous battre, revenez tout de suite avec moi.

Puis, tournant son jeune visage, qui se colora d'émotion, vers la foule, et regardant autour d'elle, les yeux pleins de larmes :

— Et vous, ajouta-t-elle, si vous n'avez rien de mieux à faire qu'à pousser ces petits garçons à se battre, j'en serais bien fâchée pour vous!

Parmi ceux auxquels s'adressaient ces paroles, il n'y en eut pas un qui ne se sentît honteux d'avoir mérité le reproche.

Le forgeron, qui était oncle de Guillaume, le tira du cercle et, l'aidant à remettre sa veste, le renvoya chez son père; le boucher, s'apercevant que la selle de Célestine était peu solide, en resserra les sangles; le cordonnier posa sa forme pour rhabiller Charlot; et Célestine, après avoir remercié les hommes de leurs attentions, dit au petit garçon, tout honteux, de la suivre, s'élança sur son poney et s'éloigna au pas. Charlot marchait, tête basse, derrière elle.

Laissant l'enfant dans la cour de la ferme, tandis qu'elle allait déposer son habit de cheval, Célestine venait à peine de le quitter, lorsqu'un cri de terreur la rappela en bas. Charlot ne savait où se fourrer, effrayé qu'il était des deux coqs du fermier Giroflée. Ces deux oiseaux s'attaquaient du bec et des ergots avec une fureur telle, qu'ils semblaient se vouloir déchirer l'un l'autre.

— C'est un vilain spectacle, Charlot, dit Célestine, mais pas si laid, à beaucoup près, que ce que j'ai vu ce matin dans la grande rue du village. Il faut que les passions mauvaises, les colères et les méchancetés que vous aviez tout à l'heure dans l'âme, aient passé dans les petites têtes sans cervelle de ces pauvres sots oiseaux, comme les légions de diables dont parle l'Évangile, qui passèrent du possédé dans les pourceaux.

A ce moment le robuste fermier parut, et il eut bientôt séparé les combattants emplumés, comme Célestine avait séparé les deux petits garçons querelleurs.

— Je n'en suis pas tout à fait sûre, poursuivit Célestine, mais j'ai bien souvent songé que si tout le monde devenait bon, les petits garçons et les petites filles, de même que les hommes et les femmes, que si tous, pleins d'affection les uns pour les autres, nous nous aidions mutuellement de tout notre cœur, les animaux, eux aussi, perdraient leurs mauvaises passions et leurs colères. Il n'y aurait plus ici-bas que de l'amour, et ce serait le paradis sur terre, n'est-ce pas, Charlot?

Charlot sentit que cela était vrai, et, dans ce moment, il souhaita de toutes ses forces d'être doux, bon, aimant, enfin l'un des petits saints du paradis terrestre que rêvait Célestine.



C'est un vilain spectacle, Charlot!

LA GRANDE MAISON DE CÉLESTINE.

Il y eut grande réjouissance dans le village où Paul et Pierre demeuraient; et Pierre, Paul et Charlot, et leurs sœurs, et tous les petits frères, prirent leur bonne part de la joie générale.

La santé de Célestine s'était fortifiée par son séjour dans le pays, tant et si bien qu'avant la fin de l'été, sa mère, son papa et son grand-papa (le riche propriétaire du domaine dont le père Giroflée était fermier) se décidèrent à venir tous ensemble habiter à la campagne. Le papa de Célestine n'était revenu que depuis peu des lointains pays chauds où il avait longtemps vécu, et il ne voulait plus quitter les siens, si bien que le beau vieux château du village, avec son grand parc où il y avait des daims et des chevreuils, se trouvant être en vente, on l'acheta pour Célestine et toute sa famille.

Mais avant que les logements fussent préparés, la mère de Célestine et plusieurs domestiques vinrent habiter la ferme du père Giroflée. Le petit Charlot disait, en éclatant de rire, que le chalet du fermier était comme un nid de merles, au temps où les petits prennent leurs plumes, plein jusqu'au bord. Et Charlot disait vrai. Il n'y avait pas à la ferme un coin où l'on pût se remuer, tant il s'y trouvait de gens et de meubles. Mais, comme il faisait alors fort beau temps, le grand-papa de Célestine envoya une tente que l'on dressa dans le verger, et Célestine et sa maman purent s'y asseoir sans être dérangées. Au bout de quelques semaines cependant, le vieux château fut assez réparé pour qu'on pût s'installer dans quelques-unes des chambres, tandis qu'on était à peindre, à meubler les autres, et à les faire très-jolies.

Pierre et Paul trouvaient à s'occuper dans tout ce remue-ménage; entre autres choses auxquelles on les employait, on leur fit sarcler les allées du jardin qui, ayant été fort négligées, étaient remplies de mauvaises herbes. C'était un travail qui plaisait fort aux jeunes garçons, car le château avait été habité jusqu'alors par un étrange vieux monsieur très-avare, qui tenait les portes barricadées, et ne permettait à aucun des habitants du village de péné-

trer chez lui. Les arbres, les charmilles, les arbustes étaient devenus sauvages et si touffus, que même les petits yeux fureteurs de Pierre et de Paul ne pouvaient découvrir ce qui était derrière.

Jugez maintenant de la curiosité, de l'entrain, de la joie qu'ils avaient à courir par tous les jardins et à travers tous les bosquets. On leur permettait même d'aller au delà des parterres, dans le petit bois, jusqu'au vieil étang, et de traverser le drôle de petit pont rustique qui conduit au pavillon d'été situé sur un petit îlot. En regardant par les fenêtres du pavillon, ils voyaient, au-dessous, de petits poissons tout dorés ou tout argentés, qui nageaient dans les eaux claires et limpides, et d'entières couvées de canards qui voguaient, sortant d'entre les touffes de roseaux. Pierre et Paul pouvaient entrer dans les serres, devant lesquelles s'alignaient des rangs d'orangers dans de grandes caisses, et où l'on trouvait des géraniums, des camélias, des jasmins du Cap, qui étaient devenus sauvages faute de soins. Pierre et Paul montaient sur une éminence jusqu'au pavillon chinois, qui avait été tout doré, tout peint à l'intérieur, et qu'on était en train de rendre plus joli qu'il ne l'avait jamais été. Les deux petits garçons pouvaient à leur gré entrer dans le pigeonnier, tour ronde en briques qui occupait le milieu de la cour. Ils visitaient les étables, le toit à cochon et le poulailler, qui, tout en ruines maintenant, allaient être réparés, remis à neuf, et habités enfin par tous les animaux pour lesquels ils avaient été bâtis.

Tout cela rendait Pierre et Paul les plus heureux garçons dumonde; mais Célestine, qui allait demeurer avec son cher papa, avec sa bonne mère, dans ce charmant endroit, et avoir tant de moyens et d'occasions de faire plaisir à tant de gens, oh! elle était plus heureuse encore!

Vous voyez ici une des deux vaches que le fermier Giroflée a vendues à la maman de Célestine, pour fournir du lait au château; et le plus petit frère de Pierre et de Paul est là aussi; il est venu pour voir traire la vache. Dans un ou deux jours, cette même vache sera toute parée de guirlandes de fleurs : on fera des œufs à la neige, des crèmes, un tas de bonnes choses avec son lait, car Célestine doit régaler tous les enfants du village.





Il est venu voir traire la vache.

ARTHUR ET SES LETTRES.

A son retour, le père de Célestine ramena deux petits orphelins, enfants d'un officier de ses amis, qui était mort en pays étranger. Ils s'appelaient George et Lucie. Ils venaient demeurer chez Célestine, jouer avec elle et lui tenir compagnie, dans la grande belle maison.

L'été dernier, le cousin de Célestine, Arthur, qui était en pension à Paris, avait été invité à passer les vacances au château, avec sa cousine et les nouveaux venus. Imaginez la joie d'Arthur, qui n'était jamais allé à la campagne pour tout de bon! Il écrivait régulièrement à sa sœur pendant son séjour chez Célestine. Le voyez-vous perché sur le grand tabouret, appliqué à écrire une de ces petites lettres que vous allez lire? Vous y retrouverez vos vieilles connaissances, et vous aurez votre part du bon temps qu'il passèrent ensemble.

LETTRE PREMIÈRE.

Du château de Célestine, 1er août.

Ma chère Marie,

J'ai fait un très-gentil voyage. Nous n'avons eu aucun accident en chemin de fer, excepté pourtant celui qui est arrivé à une dame : un vieux monsieur lui a marché sur le pied en entrant dans la voiture, ce qui l'a rendue très-maussade; mais voilà qu'à peine le train parti, une autre dame tire de sa poche... devine quoi... un bichon, pas plus gros que le poing! La dame grognon, qui avait horriblement peur des chiens enragés, se fâche, et fait toute une affaire de ce que le petit chien était dans l'intérieur. A la première station, elle appela le garde pour mettre dehors « ce vilain animal! » Mais l'homme ne l'entendit pas, ce dont je fus fort aise, car la pauvre petite bête n'était nullement dangereuse, et des plus mignonnes qu'on puisse voir; tout à fait un chien de manchon ou de poche. Je l'ai caressé et lui ai fait manger la moitié du bon biscuit que m'a donné la dame.

Le bichon s'appelait Lutin; nous nous sommes quittés à regret, sa maîtresse étant descendue à la deuxième station avant celle où je devais m'arrêter.

Ma tante et mes cousins et cousines étaient venus en voiture au-devant de moi. Ils ont été bien contents de me voir. Ils m'avaient apporté des gâteaux et des pêches, de peur que je n'eusse faim. Je les aime beaucoup... je veux dire ma tante et mes cousines.

Le château est une grande vieille maison tout entourée d'arbres. Il y a de beaux jardins, des bosquets, un bois, et, dans le bois, un petit lac... un si joli petit lac! et, tout au bord, une petite maisonnette d'où l'on peut pêcher! et une quantité de canards sauvages, de poules d'eau, de sarcelles, qui font leurs nids dans les joncs, et il n'en manque pas, de joncs, tout le long de l'eau, sur le rivage. Il y a aussi de grands arbres, où perchent les corneilles, derrière la colline au haut de laquelle est le pavillon qu'on voit de si loin. Je le voyais du chemin de fer bien longtemps avant d'arriver. Après dîner, nous nous sommes promenés dans le village; nous sommes allés visiter l'*asile* que ma tante a fondé pour les pauvres petits enfants; puis nous avons poussé jusqu'à la ferme, afin d'y prendre certains œufs d'une espèce particulière. C'est la ferme du fermier Giroflée, où Célestine a demeuré avant de venir au château. Ce sont de braves gens, si gais, si bons, que je ne m'étonne pas qu'elle se soit trouvée heureuse chez eux et qu'elle aime tant à y retourner et à les aller voir.

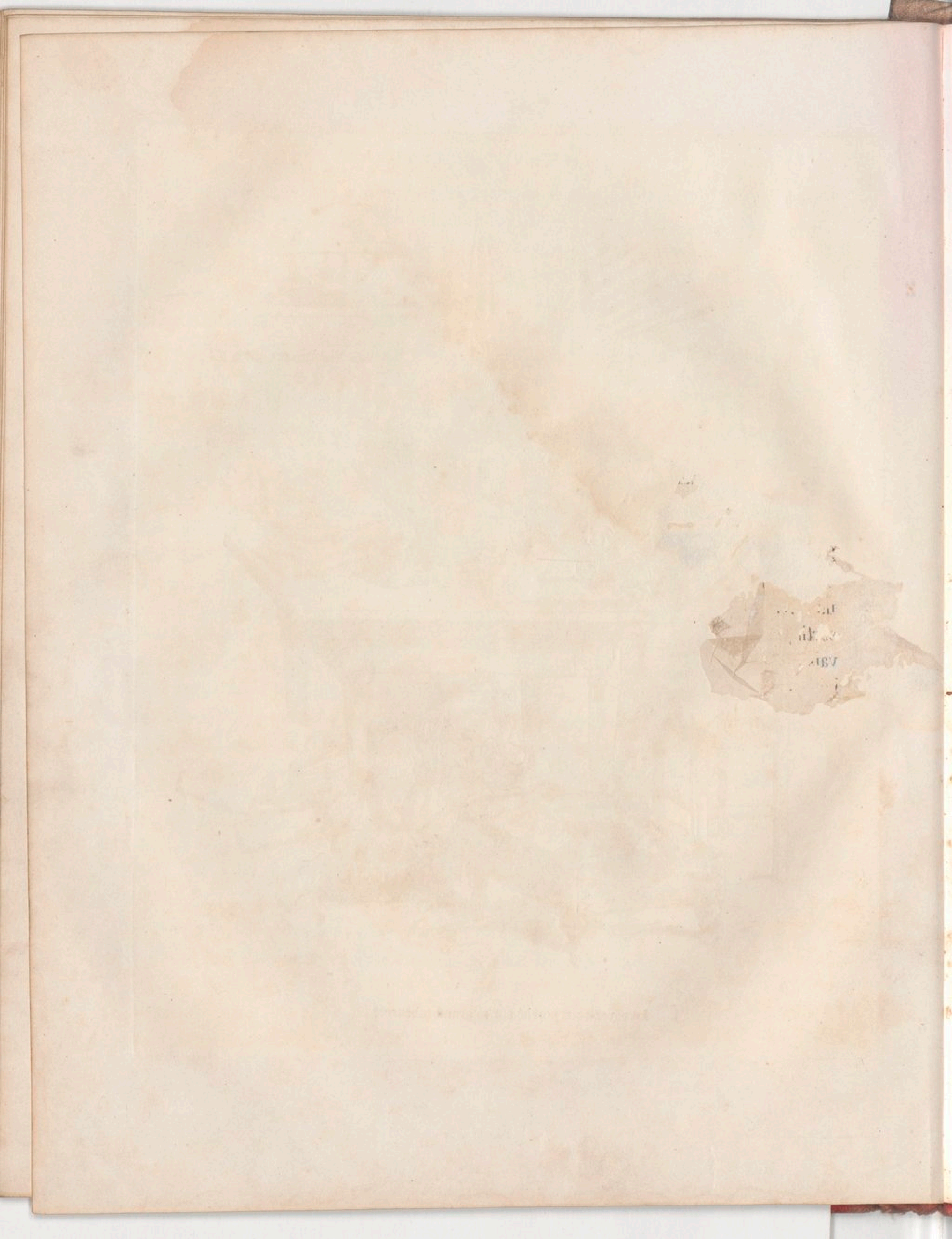
Ma tante a une grande basse-cour, pleine de toutes sortes de volailles, sans compter une dinde et des poules couveuses qui ne bougent pas de dessus leurs œufs. Il faut voir courir les couvées de petits canards et de poussins! Il y en a, je crois, de toutes les parties du monde, de la Barbarie, de la Cochinchine, etc. Un pauvre caneton a eu toutes les mésaventures imaginables. D'abord, pour commencer, un grand coq cochinchinois lui a mis sa grosse patte sur le dos et lui a presque cassé les reins : ce vilain brutal de coq n'en fait pas d'autres! Une dame, dont le jardin touche à la basse-cour de ma tante, a trouvé la petite bête dans ce triste état : elle l'a ramassée et emportée chez elle, où elle l'a soignée jusqu'à ce qu'elle l'eût remise sur pattes, puis elle l'a renvoyée, avec ses compliments, à ma tante, qui lui en a été très-obligée, quoiqu'elles ne fussent pas amies auparavant. La nuit d'après, les rats ont tué le pauvre caneton, qui n'était pas encore de force à se défendre. Quand la dame a su cela, elle en a pleuré. Pauvre dame! ma tante va lui envoyer aujourd'hui deux jolies poules blanches.

On m'appelle pour déjeuner; adieu donc. Nous irons mettre nous-mêmes la lettre à la poste. Je t'écrirai bientôt. Mes amitiés à tout le monde. Ton frère qui t'aime,

ARTHUR.



Le voyez-vous perché sur ce grand tabouret ?



LETTRE II.

5 août.

Chère Marie,

Cette fois, je vais te parler chiens, car il y en a beaucoup ici. Ma tante en a un qui ressemble extrêmement à celui que la dame du chemin de fer portait dans sa poche; seulement il n'est pas tout à fait aussi petit, et, ce qui est drôle, c'est qu'il s'appelle de même, Lutin. Le chien favori de mon oncle se nomme Braque. Il n'est pas beau du tout, à mon avis, mais on ne l'en admire pas moins, et mon oncle dit qu'il vaut, à lui seul, toute une meute. C'est un terrier, et des plus avisés. Mon oncle l'emmène toujours avec lui, et Braque aime tant à sortir, qu'aussitôt qu'il voit son maître prendre son chapeau, ou qu'il lui entend dire : « Je m'en vais, » il court à toutes jambes chercher son collier, qui est pendu sous l'escalier, et qu'on ne lui met que dans ces occasions-là; il l'apporte en remuant la queue, il saute, il fourre son museau dans la main de son maître : c'est sa manière de prier qu'on lui mette son collier; et quand il rentre, et que mon oncle le lui ôte, il s'en va le reporter à sa place. N'est-ce pas là du bon sens? Je n'ai jamais vu un chien si spirituel! on peut tout lui apprendre : aussi, il n'y a sorte de tours qu'il ne sache faire.

Cependant je ne m'y intéresse pas la moitié autant qu'au pauvre Clovis, un beau terre-neuve qui a perdu une patte; je vais te conter comment. Il faut que tu saches d'abord qu'il y a dans le village un homme qui s'appelle Grain-de-Poivre, et ce nom lui va, car il est très-méchant et très-colère. Il a un âne et un cheval, et il lance sa charrette à fond de train, comme s'il voulait écraser tout le monde. Il a déjà renversé deux ou trois personnes; on l'a mis à l'amende, mais il dit que cela lui est bien égal! C'est le plus mauvais sujet de tout le village et le plus grand ivrogne. Ses petits enfants sont aussi déguenillés et aussi brutaux que lui. Un jour que Lucie et George étaient dans le jardin, tout près de la route, ils entendirent passer une charrette qui roulait comme si le cheval eût pris le mors aux dents. George dit

tout de suite : « Je parie que c'est Grain-de-Poivre! » Et, à la minute, un hurlement pitoyable vint du même côté.

« Là! il aura écrasé quelque pauvre chien! » dit George. Ils coururent dehors et virent qu'ils avaient deviné juste : le malheureux animal gisait à terre, hurlant et incapable de remuer. Grain-de-Poivre descendait toujours la route au grand galop; il se retourna, vit ce qu'il avait fait, mais ne s'arrêta pas et n'en parut pas même fâché. La roue avait passé sur les pattes de devant de la pauvre bête et en avait cassé une. Lucie pleurait à chaudes larmes; elle donna son mouchoir à George pour qu'il bandât la plaie.

Des gens qui travaillaient près de là vinrent, attirés par les hurlements; le jardinier de mon oncle porta le pauvre blessé dans la cour. Personne ne savait à qui il appartenait. Enfin il y eut un avis affiché à la mairie, et l'on apprit alors que c'était le chien d'un artiste de Paris, qui était venu à la campagne pour peindre le paysage. Il avait, ce jour-là même, perdu son pauvre compagnon qui, de son côté, cherchait sans doute son maître quand l'accident lui arriva. Le docteur Lancette, qu'on avait envoyé chercher pour un domestique malade, essaya de remettre la patte cassée, mais il n'y eut pas moyen, elle était trop fracassée; de sorte qu'au bout de quelques jours, il chloroforma le terre-neuve et l'amputa. Le pauvre animal n'a jamais su par quelle terrible opération il avait passé. On lui fit un lit dans l'écurie; il était si reconnaissant qu'il léchait les mains de tous ceux qui l'approchaient et remuait la queue en signe de joie; c'était tout ce qu'il pouvait faire, pauvre bête! On avait su par l'affiche qu'il s'appelait Clovis.

Mon oncle écrivit au maître et lui dit où était son chien et ce qui était arrivé. Ce monsieur, qui avait offert deux napoléons de récompense, les envoya aux domestiques de mon oncle; et, comme il était sur le point de partir pour un long voyage, il les pria de garder le chien jusqu'à son retour. Tout le monde ici aime tant Clovis, qu'on espère bien que son maître ne le réclamera jamais. Adieu, petite sœur, à bientôt.

ARTHUR.



La roue avait passé sur les pattes de devant de la pauvre bête.

LETTRE III.

10 août.

Chère Marie,

Je t'ai déjà parlé du lac et de la jolie maisonnette à pêcher qui est au bord. Eh bien! les eaux du lac sont retenues par une écluse, et il ne s'en échappe qu'un petit ruisseau qu'on appelle le ruisseau du Bois-Gentil, parce qu'il court tout au travers du bois, et les arbres et lui ont l'air de se plaire si bien ensemble! Je n'ai jamais vu un bois plus gentil et un plus gentil ruisseau. Les pigeons ramiers y demeurent par troupes, et les geais, les merles, les linots, les roitelets, nichent dans tous les buissons. Et de si belles fleurs! Nous y sommes allés aujourd'hui. Célestine dit qu'à présent que les petits ont des plumes, les gros oiseaux ne chantent plus. Pour moi, il m'a semblé que le bois était encore tout plein de chansons. Il paraît qu'au printemps il y a tant de primevères et de violettes qu'on les sent avant de les voir. Le ruisseau du Bois-Gentil murmure et babille avec les herbes et les cailloux, tout en courant, juste comme l'eau qui parle dans le conte de fées, tu sais?... Ah! si on pouvait comprendre ce qu'il dit!

A la sortie du bois, l'eau est de nouveau emprisonnée dans l'écluse du vieux moulin, un de ces moulins comme on en voit dans les tableaux : je compte bien, avant mon départ, essayer d'en faire un dessin.

J'ai commencé aussi à étudier la botanique avec George, et je connais déjà toutes les plantes qui poussent près de l'écluse. Il y a le grand tussilage pas-d'âne, qui ressemble à la rhubarbe; le baume ou menthe sauvage, qui sent si bon; la reine des prés, qu'on appelle ici l'herbe aux abeilles; la clématite avec ses touffes de plumes, et la petite potentille aux fleurs d'un jaune d'or. C'est un si bel endroit! Par-ci, par-là, un vieux saule étêté sert de perchoir aux rusés martins-pêcheurs qui, de là, guettent leur proie, une demoiselle aux gros yeux, aux jolies ailes bleues, ou un étourdi petit carpillon qui sort son nez de l'eau. L'écluse est très-profonde; Célestine ne va jamais tout au bord, de peur de tomber dedans. Une fois,

un petit garçon a manqué s'y noyer. Il avait voulu attraper une bergeronnette pour Célestine. Il s'appelle Paul; c'est un très-bon garçon, ainsi que tous ses frères, à ce que dit Célestine, qui a fait connaissance avec eux pendant qu'elle demeurait chez le fermier Giroflée. Le pied glissa au pauvre Paul; il se fût noyé, sans son petit frère Charlot, qui, accroché à une branche, lui tendit la main; il le retint ferme en criant de toutes ses forces. Le garçon meunier l'entendit, et accourut au secours avec une corde qu'il noua autour du corps de Paul, puis il le tira en haut. Charlot avait eu plus peur que Paul : il criait de frayeur; il pleurait de joie, quand il vit son frère hors de danger; il l'embrassait, il le serrait dans ses petits bras. La bonne meunière, qui faisait chauffer des couvertures de laine pour y rouler le pauvre petit noyé et essayer de le faire revenir, fut si contente de le voir en vie, qu'elle en sauta de joie et embrassa les deux garçons; le petit Charlot une fois de plus, parce qu'il avait montré tant de présence d'esprit et d'amitié pour son frère. Le vieux meunier, qui est un bon homme tout réjoui, est sorti du moulin à son tour et a joliment grondé Paul, disant qu'il mériterait un bon fouet pour s'être exposé de la sorte; mais je crois qu'il ne voulait que lui faire peur et l'empêcher de recommencer, car il a recommandé à sa femme de faire de la tisane, et d'en faire avaler au petit garçon, avant de le laisser partir, une douzaine de tasses bien chaudes et bien sucrées, pour prévenir le rhume. Paul n'était pas très-mouillé, après tout, et n'avait peut-être pas soif; mais le bon vieux fermier n'en avait pas moins les meilleures intentions du monde.

Au revoir. ARTHUR.





Il le retint ferme, en criant de toute ses forces.

LETTRE IV.

15 août.

Ma chère petite sœur,

J'ai aujourd'hui à te conter une vraie aventure. Écoute bien. Il faisait très-chaud, et nous allions en voiture avec ma tante à Beuzeville, qui est à une lieue et demie du château; l'on y va chercher les provisions et faire les emplettes. La route est charmante; à moitié chemin, on traverse un petit village qui se nomme *le Gué,* où se trouve le beau vieux moulin dont je te parlais dans ma dernière lettre. En y arrivant, nous vîmes tous les habitants hors de chez eux. Les uns couraient à droite, les autres à gauche, tenant à la main des fourches, des pioches, de grands bâtons. Une vieille bonne femme avait son chat sous le bras; une autre emportait une poule et ses poussins dans son tablier. On disait qu'un chien enragé venait de passer par le village, et on s'étonnait fort que nous n'en sussions rien, car il était déjà allé au château, et il avait mordu quelques-uns des cochons du fermier Giroflée. On l'avait aperçu à la minute; on ne concevait pas qu'il se fût échappé.

Nous n'avions rien su, ni rien vu, et nous continuâmes notre route, laissant les paysans poursuivre le chien d'un côté tout opposé à celui où nous allions. Mais, écoute bien : nous n'avions pas fait un quart de lieue, qu'au tournant, sur la lisière du bois, nous entendons des cris perçants, et tout aussitôt nous voyons un garçon debout devant une petite fille; un gros chien accourait la gueule ouverte. Le cocher se douta tout de suite que c'était le chien enragé; il lui sangla un grand coup de fouet. Les chevaux se cabrèrent, peu s'en fallut que la voiture versât; mais le chien s'enfuit.

Ma tante dit alors au cocher d'arrêter pour faire monter les enfants. Nous pouvions les conduire à Beuzeville, où ils allaient probablement, et ils seraient plus en sûreté avec nous que sur la route, exposés à rencontrer ce dangereux animal.

Ils étaient très-pâles et très-effrayés. La petite fille n'avait ni bas ni souliers, et pleurait comme si son cœur allait se fendre. Son frère lui tenait la main, et essuyait de temps en temps ses larmes. Quel bonheur d'avoir passé là si à propos! Les pauvres enfants étaient

tout de bon perdus dans le bois, et plus à plaindre que le petit Poucet et ses frères. Ils sont orphelins; leur père, qui était soldat, a été tué à la guerre, et leur mère est morte dans une grange, il y a environ une semaine. De sorte qu'ils s'étaient mis en marche pour je ne sais plus quelle ville, où demeure une femme qui a connu leur mère ; mais eux n'ont jamais vu la femme; ils savent seulement qu'elle s'appelle madame Lambert. Ce fut le garçon qui nous raconta cette triste histoire, pendant que sa petite sœur sanglotait. C'est un brave petit homme; il tâche de prendre courage, mais il a l'air bien inquiet et bien triste. Il a douze ans, et la petite fille en a six.

Ma tante en avait grand'pitié, et leur a fait beaucoup de questions. Nous avons su comme cela, peu à peu, que leur mère était bordeuse de souliers, et travaillait de son état pour les faire vivre; puis elle est tombée malade, et, n'ayant plus d'ouvrage, elle a entrepris d'aller avec eux jusqu'à la ville qu'habite cette dame Lambert; mais au bout de quelques jours, elle s'est sentie si lasse, si lasse, qu'elle a été obligée de s'arrêter pour mourir. Et eux, que comptaient-ils faire? marcher toujours, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé la dame qui connaissait leur mère. C'est une couturière. « Si elle voulait seulement prendre Charlotte, je tâcherais de me tirer d'affaire, » disait le pauvre garçon. « Que feriez-vous? » a demandé ma tante. Il l'a regardée; il était rouge; il avait de grosses larmes dans les yeux. « Je chercherais une place de domestique, ou bien je m'embarquerais comme mousse. » Quand sa petite sœur l'a entendu, elle s'est cramponnée à lui, et a recommencé à pleurer plus fort.

« Ne vous désolez pas, mes pauvres enfants, a repris ma tante de sa voix la plus douce; Dieu, qui prend soin des petits oiseaux, ne vous abandonnera pas. » Elle ajouta qu'elle les conduirait chez une brave femme, à Beuzeville, où ils attendraient qu'on prît des informations sur madame Lambert, et que l'on sût ce qu'elle pouvait faire pour eux.

Ma tante les a, en effet, menés chez une ancienne domestique de sa mère, qui avait épousé un boulanger, et qui est devenue veuve; une bonne grosse femme, dont la boutique est toute garnie de piles de gâteaux et de pains d'épices! Elle lui a recommandé d'avoir grand soin des deux orphelins, de raccommoder leurs vêtements, de leur bien donner à manger et de les rendre aussi heureux que possible. C'était bien bon à ma tante, n'est-ce pas? Elle a aussi laissé de l'argent à la femme pour leur acheter ce qui leur serait nécessaire.

En traversant le village du *Gué*, comme nous retournions au château, nous avons appris qu'on avait tué le chien enragé. Mon papier est si plein que je n'ai que juste la place pour signer mon nom.

ARTHUR.



Un gros chien accourait la gueule ouverte.

LETTRE V.

20 août.

Je suis bien aise, ma chère Marie, que tu prennes tant d'intérêt au pauvre Étienne et à sa petite sœur. Ma tante est allée à Yvetot, où elle a fini par découvrir madame Lambert. Mais la brave dame est si pauvre, et a elle-même tant d'enfants, qu'elle ne peut pas se charger de ceux-là. Par bonheur, la bonne grosse boulangère les a pris en amitié, et ne demande pas mieux que de les garder encore quelques jours. Étienne l'aide tant qu'il peut; il n'est pas maladroit du tout, à ce qu'elle dit. Quand j'en saurai plus long, je te le conterai.

Pour le moment, il faut que je te fasse part de ce qui est arrivé récemment derrière la colline sur laquelle est le pavillon. Il y a un joli sentier à mi-côte qui mène à travers bois jusqu'à Beuzeville. Un peu plus bas, toujours dans le taillis, se trouve une petite maison blanche couverte en chaume : c'est sans doute pourquoi on l'appelle une *chaumière*. Elle est au milieu d'un grand jardin, auquel il ne manque rien que des fleurs pour être joli; mais, par exemple, le verger qui confine avec le bois donne d'excellentes pommes, et les meilleures prunes du pays. C'est là que demeure ce misérable Grain-de-Poivre dont je t'ai parlé, qui a des bourriques, une charrette et un cheval qu'il lance au grand galop; tu dois bien te le rappeler, car c'est lui qui a écrasé la patte du pauvre Clovis, le beau terre-neuve.

La femme de Grain-de-Poivre vaut mieux que son mari; elle élève des abeilles, fait des blanchissages, et ne s'épargne pas pour nourrir sa famille. Le mal est qu'elle a tant de petits enfants! Les deux aînés, Simon et Robert, sont les deux plus méchants drôles qu'on puisse voir; ils ont toujours quelque malice en train; ils se sont fait un si mauvais renom dans le village que, dès qu'il y a quelque chose de mal, c'est eux que l'on accuse tout d'abord. Cependant Célestine prend souvent leur parti; elle dit qu'ils sont plus à plaindre qu'à

blâmer. Elle voudrait les voir aller à l'école pour y apprendre à se rendre utiles et à devenir bons.

Mais j'oublie de te dire ce qui est arrivé. Un jour que George grimpait la colline, un peu avant ma venue, il entendit Simon, le plus grand des deux, qui poussait des hurlements terribles, dans le sentier au-dessus de la chaumière. George courut voir ce qu'il y avait, et il le trouva écumant, frappant du pied, et se démenant comme un possédé. Des bûcherons qui travaillaient dans le haut du bois descendirent, des femmes qui glanaient dans un champ de blé voisin vinrent aussi; et toujours il hurlait, et frappait du pied, sans que personne sût pourquoi; il répétait seulement : « Ça me tient! ça me pique! » Mais qui le tenait? qui le piquait? Des abeilles? il n'y en avait pas une en vue. Enfin un homme le prit par le bras et le força de s'expliquer. Il avait attrapé, dans le bois, de gros bourdons, comme font les enfants, pour leur prendre ce qu'ils appellent le sac à miel et le sucer. Il les avait fourrés dans les poches de son pantalon, et les bourdons s'étaient mis à le piquer comme des enragés; il y avait porté les mains, et ils s'étaient attachés à ses doigts. De sorte qu'il hurlait et criait : « Ça me tient! ça me pique! » sans pouvoir se servir de ses mains et ôter sa culotte. Tout le monde riait; mais lui n'avait pas lieu de rire, vraiment! Les bourdons se vengeaient, parce qu'il avait été cruel et leur avait fait mal à plaisir. On parvint enfin à lui ôter ses pantalons et à le délivrer de ses ennemis; mais il n'en resta pas moins terriblement piqué.

Eh bien, hier, comme nous suivions le sentier pour aller voir un vieux camp romain sur le sommet de la colline, George nous racontait justement la bataille de Simon avec les bourdons; nous passions devant la chaumière, lorsque nous entendîmes tout à coup de grands cris dans le jardin. Nous courûmes au bruit; la mère sortit de la maison, tout effrayée, avec un petit enfant dans ses bras : c'était heureusement une fausse alarme. Simon et Robert, ayant été mis de garde près d'une ruche qui semblait se disposer à essaimer, avaient regardé de trop près; les abeilles étaient sorties tout en fureur, s'imaginant peut-être que Simon allait les empocher, et elles avaient bourdonné aux oreilles des deux gamins, qui en avaient perdu l'esprit de peur. Ils n'avaient pas le moindre mal, quoique Robert assurât qu'une des mouches l'avait piqué; mais c'était lui qui s'était mis son doigt dans l'œil.

Ton frère,

ARTHUR.



Les abeilles étaient sorties tout en fureur.

LETTRE VI.

24 août.

Chère Marie,

Nous venons d'avoir une belle frayeur! Je suis sûr que George ne s'avisera plus de rire aux dépens du maladroit petit Grain-de-Poivre.

Il y a dans la bibliothèque un grand tiroir où sont serrées toutes sortes d'armes : l'épée du capitaine Vaillant, père de George, ses pistolets, son ceinturon, ses épaulettes, et les gants qu'il portait le jour qu'il a été tué. Tout cela est soigneusement enfermé, et on ne permet à personne d'y toucher. Mais, par je ne sais quel hasard, la clef était restée ce matin au tiroir; George désirait beaucoup voir ces reliques de son père, ce qui était bien naturel. La petite Lucie, qui jouait dans la chambre à faire sortir un à un les animaux de son arche de Noé, s'est approchée pour voir aussi. George, à ce moment, examinait la batterie, et essayait de la faire jouer. Il ajustait sa petite sœur sans s'en douter. Nous entrons, ma tante et moi. Je n'ai de ma vie rien vu de si effrayant! Ma tante est devenue pâle comme la mort, et, sans dire une parole, elle a tiré à elle la petite Lucie. Le pistolet n'était pas chargé, heureusement; mais il aurait pu l'être, et la petite fille aurait été tuée par son frère. Pense à cela!

— Pourquoi aussi se met-elle toujours dans mon chemin? a dit George, quand ma tante lui a expliqué le danger et ôté le pistolet des mains.

— Et vous, George, pourquoi touchez-vous sans permission à ce que des enfants ne doivent pas toucher? a repris ma tante, en refermant le tiroir et mettant la clef dans sa poche.

George s'est excusé sur ce qu'il désirait voir les armes de son père, parce qu'il comptait bien être soldat et aller un jour à la guerre. « Il ne serait rien arrivé, si Lucie ne venait toujours fourrer son nez partout. » Il était en colère et rouge comme le feu. Ma tante m'a dit d'emmener Lucie au jardin où Célestine donnait à manger à sa perruche; elle est restée dans la bibliothèque pour parler à George.

Un peu après, ma tante est venue nous rejoindre; elle a bien défendu à Lucie d'approcher des armes à feu, qui sont souvent chargées sans qu'on le sache : il y a eu nombre d'enfants tués ainsi par accident. Lucie était toute terrifiée, plus encore pour George que pour elle; car elle pensait au chagrin qu'il aurait eu s'il fût arrivé un malheur par sa faute. C'est une bonne petite fille, si douce, si aimante! Quand George est revenu, au bout d'une heure ou deux, elle a couru à lui et lui a jeté ses deux bras autour du cou, en disant : « Tu vois, George, je ne suis pas morte, ainsi ne te fâche pas contre moi! »

George, qui avait retrouvé sa bonne humeur, a embrassé Lucie, et nous sommes tous partis pour aller cueillir des noisettes dans le petit bois, derrière le camp romain.

Du lendemain, 25 août.

Nous nous sommes joliment amusés hier, je t'assure, et nous avons rapporté une belle récolte de noisettes. La botanique a été son train. George et moi, nous avons trouvé dix spécimens de fleurs nouvelles pour notre herbier, entre autres le crocus safran; des orchidées attrape-mouches; l'herbe du Parnasse, qui croit sur une lande marécageuse à deux pas du bois, une si belle fleur! et des mûres sauvages excellentes! Ce qui est bien plus curieux, c'est que nous avons vu, de nos propres yeux vu, un vrai serpent changer de peau! C'était, je crois, une couleuvre; comme tu sais, elles ne sont pas dangereuses. Célestine a entendu un petit *frou-frou* dans l'herbe; elle a regardé et elle a vu le serpent en train de faire sa toilette. Elle nous a appelés bien vite, et nous d'accourir : monsieur le serpent, ou madame la couleuvre, avait grande envie de décamper; de sorte qu'*il*, ou *elle*, s'est hâté de se débarrasser de sa peau et l'a laissée sur l'herbe pour que nous pussions la regarder et l'admirer tout à l'aise. C'est vraiment une perfection! Le propriétaire de ce joli fourreau a commencé par en sortir sa tête, puis il a glissé dehors son corps, et enfin sa queue. Cette peau, retournée comme un gant, est souple, avec la transparence du verre. On y voit même les écailles des yeux qui font juste l'effet d'une petite paire de lunettes. Je voudrais bien savoir si le gros boa constrictor, l'anaconda, et tous ces terribles serpents, changent aussi de peau. Mon oncle dit qu'il n'a jamais vu leurs dépouilles. Mais cela n'empêche pas. Je chercherai l'article *Serpent* dans le premier volume d'histoire naturelle qui me tombera sous la main, et alors je saurai à quoi m'en tenir.

ARTHUR.



Il ajustait sa petite sœur sans s'en douter.

LETTRE VII.

27 août.

Chère Marie,

Il ne nous arrive plus à présent que des aventures extraordinaires. En voilà une si triste et si étrange, que tu vas croire que je l'invente ou que je la copie dans un livre.

Figure-toi qu'hier soir, un vieux mendiant, si misérable que c'était une pitié, est arrivé dans le village. Il était tout vieux, tout déguenillé, juste comme les pauvres qu'on met dans les tableaux; sans bas, sans souliers, courbé sur un gros bâton. Pauvre vieux! Les chiens ont tout de suite commencé à aboyer après lui, ou plutôt ce sont ces mauvais garnements, les petits garçons de Grain-de-Poivre, qui les lui ont lâchés dessus.

Le pauvre homme chancelait et marchait à grand'peine. Il passa devant le château, puis devant l'église qui était fermée, parce qu'il se faisait tard, et il arriva enfin au petit banc de gazon où Paul et Charlot ont coutume de s'asseoir pour manger leur souper. Dès qu'ils virent le vieux pauvre, ils furent pleins de compassion : le petit Charlot lui fourra dans la main son gros chiffon de pain, car il avait déjà fini son lait; Paul lui donna sa tasse plus d'à moitié pleine, et tous deux, le regardant avec de grands yeux, le firent asseoir sur le banc de pierre, tout près de la porte. Alors leur maman, qui les avait vus à travers les vitres, arriva, apportant du bouillon tout chaud et un bon morceau de viande. Le vieux branla la tête; il ne pouvait pas manger. Il essaya encore de se lever et de s'en aller; mais ils ne voulurent ni le laisser partir, ni le laisser là, au froid du soir; et, comme il n'y avait pas de chambre au logis pour l'y mettre, le papa de Pierre et de Paul courut chez le fermier Giroflée, qui a une bonne grange bien close où l'on fit un bon lit de foin bien chaud.

Le vieux pauvre, malgré tout, devenait de plus en plus malade, et l'excellent papa de Pierre, quoiqu'il eût à travailler le lendemain, passa près de lui la nuit tout entière. A peine faisait-il petit jour, qu'il vit que le pauvre vieux se mourait; il courut chez le curé, M. Boncœur, le prier de venir au plus vite. Au retour, ils rencontrèrent, par bonheur, M. Lancette

qui allait chez un de ses malades, et ils le menèrent avec eux. Le médecin déclara tout de suite que l'homme ne mourait que de vieillesse : il avait quatre-vingt-onze ans, et plus un parent, pas un ami au monde. Pauvre homme! Marie, songe donc! Il sentait bien qu'il s'en allait mourant et voulut parler tout seul au curé. Alors on le laissa avec M. Boncœur. Un petit moment après, le curé rappela M. Lancette, et le vieux pauvre les pria d'être ses témoins. Il avait mis de côté quelque argent amassé des aumônes reçues durant sa vie, et il le voulait donner tout entier à Paul et à Charlot, qui avaient pris pitié de lui et s'étaient montrés bons quand tout le monde le repoussait.

Il pouvait être alors six heures du matin; à neuf, l'homme mourut. M. Boncœur demeura avec lui, tout le temps, en prières. La maman de Pierre et de Paul resta aussi à prier près du corps, leur papa étant obligé d'aller à sa journée. Ce n'est qu'après la mort du mendiant qu'ils ont su qu'il avait de l'argent, et qu'il le laissait tout à Paul et à Charlot. Mon oncle, que le curé avait envoyé chercher, le leur a dit. On a décousu les vieilles loques du pauvre devant tout le monde, et on y a trouvé, figure-toi, deux mille cinq cents francs en billets de banque, en or et en vieux louis! Lorsque le père, la mère, Pierre et Paul et leurs frères et sœurs ont su cela, ils se sont regardés d'un air tout ébahis, et ils ne semblaient pas aussi contents que je l'étais. Enfin, le père a pris Charlot et Paul entre ses genoux; le trésor était sur la table.

— Que voulez-vous faire de cet argent? leur a-t-il demandé.

Les deux garçons n'ouvraient pas la bouche et avaient l'air tout stupéfiés. Leur maman a dit à voix basse (c'est tout au plus si je l'ai entendue, et je t'assure que j'écoutais de mon mieux et que tout le monde se taisait), elle a dit :

— L'argent du pauvre doit retourner au pauvre.

— Aux petits orphelins qui s'étaient perdus dans le bois, maman, n'est-ce pas? a crié Charlot.

Il voulait parler d'Étienne et de sa sœur. On a dit alors beaucoup, beaucoup de choses là-dessus, et on a fini par convenir que l'on ferait deux parts de l'argent : l'une pour l'asile, où les enfants des pauvres gens auront maintenant de la soupe chaude l'hiver; l'autre pour les deux orphelins, afin d'élever le jeune garçon et de donner un état à la petite fille, que l'on mettra en apprentissage à la ville.

Après cette décision, il y a eu une joie générale. Nous avons tous embrassé Charlot et Paul. Dis donc, Marie! est-ce que ce n'est pas bien gentil?

ARTHUR.



Le petit Charlot lui fourra dans la main son gros chiffon de pain.

LETTRE VIII.

31 août.

Chère Marie,

Oh! quelle horrible catastrophe! si tu savais! mais je vais te la raconter. Comme nous n'avons pas pu aller jusqu'au camp romain l'autre semaine, nous sommes partis hier avec un bon panier de provisions pour passer plusieurs heures là-haut; car c'est un endroit très-fameux et où il y a beaucoup de choses à voir. Mon oncle a, dans son cabinet, plusieurs curiosités : des restes de vieilles poteries romaines, des urnes, de vieilles monnaies qui ont toutes été déterrées là. J'espérais bien faire mes fouilles aussi et rapporter à la maison de belles choses pour nos collections. Ma tante a donc fait arranger, dans une corbeille, une bonne collation bien copieuse, et nous sommes partis aussitôt après déjeuner.

Nous avions emmené le pauvre vieux Clovis, quoiqu'il n'ait que trois pattes; mais cela n'empêche pas qu'il trotte aussi bien que s'il en avait quatre, et il est plus content qu'un autre quand on l'emmène, parce qu'il sort très-rarement. La chaleur était étouffante : aussi ne marchions-nous pas vite. Comme nous passions devant la petite maison de Timothée Grain-de-Poivre, la mésaventure de Simon avec les bourdons nous est revenue à l'esprit, et nous en avons ri ensemble, sans nous douter le moins du monde de ce qui allait arriver. Au revers de la colline, nous avons rencontré la mère Grain-de-Poivre tenant dans ses bras le tout petit enfant qu'elle nourrit, et suivie de ses deux aînés, grands garçons, qui portaient, dans un panier, le linge et les vêtements qu'elle venait de laver.

A merveille! Mais à peine étions-nous arrivés au camp, qui est assez loin, au sommet de la montagne, dans un endroit d'où l'on peut voir tout autour, à plusieurs lieues à la ronde, à peine étions-nous là assis tous à manger (il faut te dire que nous avions si grand'faim, qu'il avait été décidé que nous commencerions par nous bien restaurer avant d'explorer quoi que ce soit); comme je te le disais donc, à peine étions-nous là tranquilles, qu'à travers une percée du bois, nous avons vu une grande fumée qui s'élevait juste dans la direction de la maison de Grain-de-Poivre.

— C'est un incendie! s'est écrié George.

Il a couru, et nous l'avons suivi au plus vite. Il ne nous a pas fallu longtemps, je t'assure, pour atteindre la maison, où d'autres gens accouraient de tous côtés.

George ne se trompait pas : c'était tout de bon un incendie; seulement, ce n'était pas la maison qui brûlait, mais un vieux hangar couvert de chaume et tout bâti en bois. C'était là que se trouvait l'écurie des ânes; on y avait remisé la charrette couverte, et un appentis plein de bois à brûler y était adossé. Les ânes, quelle chance! étaient à paître dans le verger; le cheval, quelque part ailleurs, je ne sais où. On a bien vite roulé la charrette dehors, retiré le cochon de son étable, derrière le hangar qui était tout en feu, et personne n'a péri. Nous bourdonnions autour des flammes, allant, venant, comme des abeilles effarouchées, et nous aidions à tirer l'eau du puits. Mais on a eu beau faire, le hangar a brûlé jusqu'au bout.

Eh bien! c'était encore de la façon de ces vauriens. Cette fois, il leur en aura cuit. Pourtant, il y a quelque chose de bon, c'est qu'ils ont dit la vérité. Aussi M. Boncœur, le curé, qui était venu au secours avec beaucoup de monde, a décidé que puisqu'ils n'avaient pas menti et qu'ils avaient de si fortes brûlures, leur père ne les battrait pas, quoiqu'il les en eût menacés bien fort.

Voici comment le malheur est arrivé. On les avait laissés tout seuls; n'ayant rien à faire, ils ont pris le petit canon qui appartient à l'aîné de tous, à Jacques, et qu'il tire à la fête du village, ou bien quand il y a de grandes victoires. Ils ont bourré ce canon de poudre jusqu'à la gueule, pensant se bien amuser tandis qu'il n'y avait personne au logis. Ils ont eu cependant le bon sens de l'ôter de la maison, mais sans faire attention que l'escabeau sur lequel ils le posaient était tout près du hangar. Ils ont pris, avec les pincettes, un charbon rougi au feu, l'ont appliqué sur la mèche, et en un moment, — piff! paff! pouff! — tout a éclaté, tout était en feu! Ils se sont crus morts! Le visage de Robert était horriblement brûlé, la blouse de Simon tout en flammes; le hangar flambait comme un paquet d'allumettes. Robert et Simon, cette fois, ont de bonnes raisons pour crier, je t'en réponds! Quels mauvais sujets cela fait! Eh bien, Célestine les excuse encore! elle dit que même les grandes personnes, les hommes et les femmes, s'ils n'avaient rien à faire du tout, deviendraient aussi des vauriens, et feraient du mal pour faire quelque chose.

Mon oncle et M. Boncœur assurent qu'elle a raison, et tout le monde est convenu d'envoyer les enfants Grain-de-Poivre à l'école. En attendant, on a fait venir M. Lancette pour panser leurs brûlures. J'ai les doigts tout roides à force d'écrire, et mon papier est rempli jusqu'au bout; ainsi en voilà assez, ma chère petite sœur.

Ton frère, ARTHUR.



En un moment, — piff! paff! pouff! — tout a éclaté!

LETTRE IX.

4 septembre.

Chère Marie,

Nous ne faisons que d'arriver de la paroisse de Beuzeville; tu vas savoir pourquoi nous y sommes allés, et ce que l'on a fait pour Étienne Mignot et pour sa sœur. Il y a des gens qui disaient qu'il fallait les envoyer à Rouen, et les mettre là dans quelque établissement d'orphelins, afin de leur garder leurs douze cents francs pour faire, plus tard, une dot à Charlotte et un petit fonds pour son frère. Mais ma tante et la boulangère, la bonne Mme Jouel, ne veulent pas entendre parler de cela.

Mon oncle a écrit et pris des informations; et il se trouve que tout ce qu'ils ont dit est vrai, mot pour mot. Le colonel du régiment où servait le père d'Étienne est ami de mon oncle; la mère avait une excellente réputation; elle travaillait tant qu'elle pouvait; c'est elle qui a appris à lire à ses enfants. Tous deux lisent dans leurs livres de prières, et Étienne n'écrit pas trop mal. Sa mère voulait lui trouver une place dans quelque bonne maison; mais il aurait fallu l'habiller décemment, et ils étaient si pauvres, si pauvres, que ce n'était qu'à grand'peine qu'elle pouvait leur gagner leur pain au jour le jour.

Eh bien! ma tante, qui est, j'en répondrais, la meilleure femme qui soit au monde, n'a pu endurer que ces pauvres orphelins perdissent si vite, comme elle dit, les amis que la Providence leur a envoyés; mon oncle, qui est aussi bon que ma tante, lui a dit de faire tout ce qui lui plairait. La première chose, bien entendu, c'était de leur donner des habits propres. Et, juste comme elle cherchait dans ses tiroirs, qui est-ce qui arrive au château, parée et pomponnée, dans son beau char-à-bancs, si ce n'est la bonne Mme Jouel? Elle voulait absolument et sur-le-champ voir ma tante, toute contente, toute rebondie et tout enflammée : c'est Mme Jouel que je veux dire. Elle lui cria, les larmes aux yeux, qu'elle remerciait Dieu et elle, c'est-à-dire ma tante, de lui avoir envoyé la petite Charlotte Mignot pour devenir sa fille, à elle, pauvre veuve, qui n'a ni mari, ni enfant, pas même un petit

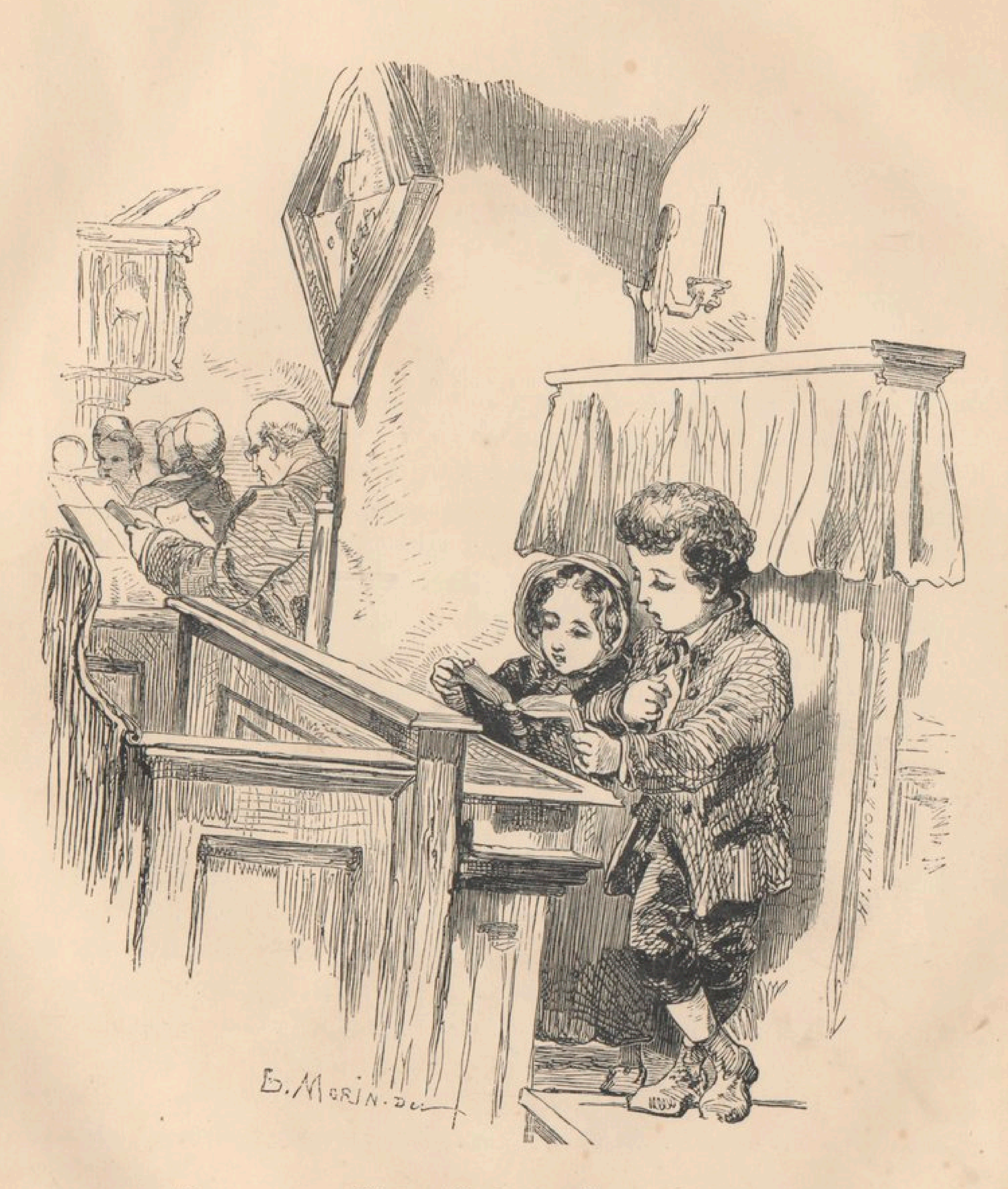
neveu ou une petite nièce, et qui aime passionnément les marmots! Elle a dit qu'elle voulait adopter Charlotte. L'enfant devenait sa fille, et il n'était plus besoin que personne désormais s'inquiétât de la petite. Elle avait déclaré son projet au curé de Beuzeville qui l'approuvait; elle s'était donné toute une semaine pour y réfléchir jour et nuit; plus elle y pensait, plus elle se sentait heureuse; et maintenant, c'était chose faite et résolue, il ne manquait plus que l'approbation de ma tante; car Charlotte avait l'air d'aimer sa nouvelle maman autant que sa nouvelle maman l'aimait. Ma tante, comme tu penses, a été ravie, car Mme Jouel est une excellente femme; puis, Mme Jouel a dit qu'elle allait faire son testament tout de suite pour donner ce qu'elle possède à la petite Charlotte, car jamais, jusqu'à présent, elle n'avait su qui serait son héritier.

Ma tante lui a fait servir à déjeuner; alors mon oncle est venu lui donner une bonne poignée de main et la féliciter de bon cœur de la nouvelle petite fille qui lui était née; ce qui l'a fait rire et pleurer, l'excellente femme. Alors mon oncle a dit que, si elle voulait, il serait son exécuteur testamentaire, ce qui l'a fait pleurer encore; mais elle n'en était pas moins radieuse comme une pleine lune, et si contente qu'il y avait plaisir à la regarder... Ma tante a dit que c'était vraiment le bon Dieu, qui a soin du passereau, qui avait veillé sur ces petits orphelins. Et les hardes qu'elle avait rassemblées ont été portées par Mme Jouel au tailleur de Beuzeville pour faire à Étienne un habit complet, afin qu'il eût bonne mine à l'église le dimanche suivant... et ce dimanche, c'est aujourd'hui.

Nous sommes donc tous allés à la messe à Beuzeville. Pendant la route, ma tante nous a dit que mon oncle consentait à ce qu'Étienne vînt demeurer au château pour y être le petit serviteur de ma tante. Il travaillera dans son parterre et dans les serres, et fera ses commissions. Elle veut qu'il soit très-bien élevé, qu'il devienne un bon sujet, un jardinier instruit. Non-seulement George a cherché, pour Étienne, dans ses livres de classe, mais il lui donnera, a-t-il dit, une leçon tous les jours. « Ne t'engage pas tant, a repris ma tante, donne-toi le temps de la réflexion, parce que, si tu fais une fois une promesse, j'exigerai que tu la tiennes. Quand Étienne aura passé ici une semaine, tu sauras mieux ce qu'il t'est possible de faire pour lui. » George, qui a ses jours de bon sens, a trouvé que c'était juste.

Lorsque nous avons été assis dans un banc à l'église, nous avons aperçu Étienne et Charlotte, gentils comme des cœurs dans leurs habits neufs. Ils ne nous voyaient pas, et se comportaient si bien que tout le monde paraissait enchanté d'eux.

Ton frère, ARTHUR.



Nous avons aperçu Étienne et Charlotte, gentils comme des cœurs.

LETTRE X.

8 septembre.

Chère Marie,

Hier, nous sommes allés glaner dans les grands champs du fermier Giroflée. Il vient de faire élever ses meules, la récolte ayant été tardive cette année. Si tu savais quel tas d'épis nous avons ramassé! cela fait une si grosse gerbe! vrai, on dirait d'une petite montagne. Toute notre récolte, à nous, est pour les pauvres, et nous comptions sur Mme Giroflée pour nous indiquer les plus malheureux du village. Ah! elle ne nous a pas laissé le temps de nous en informer, tant elle était émue d'un terrible accident arrivé le matin même. Figure-toi qu'un des plus jeunes de ces malencontreux Grain-de-Poivre vient d'avoir la jambe cassée d'un coup de pied de cheval, et un autre, plus petit, encore en jaquette, a été blessé par le même animal qu'ils étaient en train de tourmenter. La mère est dans une telle détresse, avec toute sa nichée d'enfants, que non-seulement nous avons résolu de leur donner notre récolte, mais nous avons tâché d'en glaner davantage, et nous prierons ma tante de lui envoyer tout et de voir ce que l'on pourra faire pour eux.

Nous avons donc glané de notre mieux toute l'après-midi; j'ai bien vu le bon fermier Giroflée qui jetait çà et là des épis sur notre chemin, mais nous avons fait semblant de ne pas le voir et de n'y point faire attention. Quelle quantité de blé il y avait! c'était tout au plus si, en nous le partageant, nous avons pu le porter. Le blé sera envoyé ce soir, et ma tante a promis d'aller elle-même voir la famille.

Quand nous avons eu fini, comme nous nous disposions à revenir à la maison, Mme Giroflée est sortie de la ferme en disant qu'elle ne nous laisserait pas nous en aller que nous n'eussions bu de son cidre ou de son poiré, et mangé d'une galette de sa façon. « Mam'selle Célestine a goûté bien des fois de ma galette, a-t-elle dit, et ce qui vaut encore mieux, c'est qu'elle l'aime. »

Nous sommes alors entrés dans son petit salon, qui était celui de Célestine avant qu'on

n'eût acheté le château. Les murs en sont ornés d'images de la Bible coloriées; il y a Ruth glanant dans les champs, et Booz éparpillant devant elle les épis, juste comme avait fait le bon père Giroflée devant nous. La fermière est arrivée, portant un grand bol de porcelaine blanche; sa servante, la grosse Jeanne, suivait, tenant à deux mains une planche sur laquelle fumait une galette qui vous faisait venir l'eau à la bouche, rien qu'à la sentir. Nous avons été dans la cour, où nous avons vu traire dans le bol le lait de Primevère, la vache favorite de Célestine. Tu ne t'imagines pas ce que c'était que ce bon lait, tout crémeux et tout chaud, avec cette excellente galette! sans compter que Mme Giroflée nous a fait boire du cidre délicieux, du cidre de deux ans, à la santé d'un petit poupon, un petit-fils qui lui est né. Sa fille unique avait épousé, il y a plusieurs années, un nourrisseur de Moulins-Lamarche, bien loin d'ici; elle vient d'accoucher pour la première fois, il n'y a pas six semaines. La fermière nous a dit, d'un petit air tout narquois, que sa fille viendrait faire ses relevailles à Beuzeville où elle est née, et tout d'un temps le baptême de son marmot. « Je sais bien qui je voudrais qui fût marraine! » a-t-elle ajouté en jetant un fin regard du côté de Célestine.

Du lendemain.

Tout ce que ma tante vient de nous dire de ces pauvres gens qu'elle est allée visiter, et de leur misère, est à fendre le cœur. Nous leur pardonnons bien volontiers leurs mauvaises façons et même les cruautés du père Grain-de-Poivre. C'est pitié de voir les deux petits frères couchés sur le même grabat, l'un avec une jambe cassée, l'autre toujours malade de ses brûlures, ayant une plaie douloureuse au côté. Ma tante croit que la mère fait tout ce qu'il est possible de faire pour sa famille. Mais comment y suffire, quand le mari boit presque tout ce qu'il gagne et que, bien loin d'avoir assez d'argent pour habiller cette fourmilière d'enfants, la femme a grand'peine à les nourrir et ne peut pas toujours leur donner à manger à leur faim?

Ma tante cependant ne se laisse pas décourager; elle veut tâcher d'obtenir du mari qu'il s'engage à ne plus jamais aller au cabaret. Elle va prier le curé de parler à ce mauvais homme. Célestine, qui est tout attristée du malheur de cette famille, plaint ce misérable au lieu de se mettre en colère contre lui, et dit qu'elle aimerait ce vilain ivrogne (regarde donc un peu!) si seulement il voulait bien se corriger.

Ton frère, ARTHUR.



Le plus petit a reçu un coup de pied de cheval, et il a la jambe cassée.

LETTRE XI.

12 septembre.

Chère Marie,

Il m'a fallu fermer ma lettre l'autre jour, et je ne t'avais encore raconté que moitié de ce qui regarde Étienne. Je suis sûr que ma petite sœur grille de savoir le reste.

Je te disais donc que nous les avions vus à l'église, et cette bonne grosse Mme Jouel y était aussi, habillée tout de son mieux, avec son grand châle de crêpe de Chine écarlate, son beau bonnet à gros nœuds de larges rubans de soie, et sa belle robe de taffetas gorge-pigeon. Elle se pavanait en retournant chez elle, tenant la petite Charlotte d'une main, et appuyant l'autre sur le bras d'Étienne, qui portait un gros Paroissien dans un grand sac de velours noir. Nous étions en voiture, et le cocher conduisait lentement, parce que mon oncle et ma tante accompagnaient à pied Mme Jouel à qui ils voulaient parler.

Ils lui racontèrent ce qu'ils projetaient en faveur d'Étienne, et demandèrent au jeune garçon si la chose lui convenait. Le pauvre Étienne était si content, si content, qu'il ne pouvait parler. Il n'y avait que Charlotte qui prenait un air tout triste à l'idée d'être séparée de son frère. Mais Mme Jouel est si bonne pour la petite, qu'elle viendra bien à bout de la consoler. Mon oncle, qui aime à en finir tout de suite, a surpris tout le monde en disant tout à coup :

— Allons, Étienne, mon garçon! qui empêche que vous ne veniez tout de suite au logis avec votre nouvelle maîtresse?

— Rien au monde! a répondu joyeusement Mme Jouel.

Étienne a donc embrassé Charlotte, et, prenant son chapeau neuf, il a suivi respectueusement sa nouvelle maîtresse. Il avait l'air bien aise, mais il gardait son grand sérieux en s'asseyant derrière la voiture, à côté de Richard, le beau laquais de Paris. C'est un fort gentil garçon qu'Étienne; il semble très-intelligent et d'un bon naturel : je suis sûr qu'il se fera aimer de tout le monde.

Samedi, 17 septembre.

Nous sommes enfin allés au camp romain, et nous avons pu faire nos fouilles à notre aise. Étienne et un des garçons jardiniers étaient venus, afin de bêcher et de déterrer pour nous; malheureusement nous n'avons rien trouvé du tout. Mais nous avons eu une belle journée, nous nous sommes bien amusés, et nous avons rapporté un grand panier plein de champignons et de mûres, qui viennent en abondance au camp romain : les champignons, veux-je dire, car les mûres viennent dans les haies du sentier.

En passant, nous nous sommes informés des nouvelles de Simon et de Robert : ils vont mieux, Robert surtout, qui est presque guéri; et les Grain-de-Poivre comptent rebâtir leur hangar, qui sera plus beau que celui qui a brûlé.

Aujourd'hui, il pleut à verse; mais cela fait grand bien au jardin. Ma tante a de très-belles corbeilles, et des plates-bandes de fleurs devant la serre et devant l'orangerie. Lucie aime autant les fleurs que ma tante : aussi a-t-elle son petit jardin, fort gentil, vraiment, s'il n'était pas tout rôti. Les jardiniers ne veulent pas se donner la peine de l'arroser; mais Étienne s'en est mêlé, et il s'y entend à merveille. Je n'ai jamais vu de garçon aussi intelligent! Ma tante a peur qu'on ne le lui gâte à force de le vanter! Ce sont des éloges bien mérités pourtant. Je voudrais que tu pusses voir comme il a arrangé le jardin de Lucie! Le meilleur jardinier n'aurait pu mieux aplanir les allées, mieux biner la terre autour des fleurs, mieux les relever et mieux cacher les tuteurs, que ne le fait Étienne. Aussi le vieux Jean, qui est si instruit, l'a-t-il pris en affection. Il lui apprend les noms de toutes les plantes de la serre, et Étienne n'en oublie aucun et les applique toujours juste. Mon oncle pense qu'il pourra devenir un horticulteur des plus habiles.

Il faut que je finisse. Tous ici te font leurs amitiés. Mes bons jours de vacances touchent à leur fin, et c'est peut-être la dernière lettre que tu recevras à présent de ton cher frère.

ARTHUR.



Le meilleur jardinier n'aurait pu mieux aplanir les allées.

LETTRE XII.

27 septembre.

Chère Marie,

Elle en est venue à bout; oui vraiment, Célestine! elle toute seule! sans que personne s'en mêlât, elle a persuadé le vieux père Grain-de-Poivre, elle l'a converti!

Comme nous nous en étions bien doutés, Mme Giroflée est venue demander à Célestine d'être la marraine du petit garçon que le bon Dieu lui a donné. Sa fille venait d'arriver avec le poupon, et la cérémonie devait se faire à Beuzeville trois jours après; c'est le mercredi que la bonne fermière est venue, c'était le samedi, avant-hier, que l'on baptisait l'enfant. Célestine a répondu qu'avec la permission de son papa et de sa maman, elle consentirait à être marraine, pourvu qu'elle fût maîtresse de choisir le parrain. Mon oncle et ma tante ont consenti à tout ce qu'elle voulait, et tu penses bien que ce n'est pas le père Giroflée et sa femme qui auraient refusé, eux qui aiment, « mam'selle Célestine, comme ils disent, autant que la prunelle de leurs yeux. » Quand elle a été libre de choisir le parrain, son compère, ainsi qu'on l'appelle dans le village, devine qui elle a pris? Le vieux Grain-de-Poivre, ma chère! Qui l'aurait cru? Eh bien, c'est vrai, tout de bon vrai!

Je ne sais pas ce qu'elle lui a dit; mais la femme raconte que son mari est rentré au logis en répétant que si Dieu permettait à ses anges de revenir sur la terre, il penserait que Célestine en est un!

Figure-toi que cet homme si désordonné, si ivrogne, si mange-tout, n'avait pas même un habit des dimanches à se mettre sur le corps! Il lui a fallu aller à Beuzeville tenir le petit-fils de Mme Giroflée avec Célestine, dans sa vieille veste de tous les jours! Il était si honteux de sa pauvreté, qu'il n'osait pas s'avancer et avait l'air prêt à se sauver, lorsque Célestine est allée le prendre par la main et lui a dit : « Ne vous inquiétez pas, monsieur Grain-de-Poivre, cela m'est bien égal que vous n'ayez pas de beaux habits. Vous allez faire serment, avec moi, de donner toujours le bon exemple à ce petit enfant que nous

devons protéger, et promettre de le rendre honnête, sage et pieux. Papa, a-t-elle ajouté, parlant à mon oncle, permettez-moi de donner à M. Grain-de-Poivre un habillement complet, en souvenir de ce jour, où nous devenons comme frère et sœur, et où il prend l'engagement solennel de ne plus jamais entrer dans un cabaret! » Mon oncle a répondu qu'il la laissait libre de faire ce qu'elle désirait. Alors elle est entrée à l'église, avec ce vieux bonhomme qui pleurait : oui, vraiment, ce dur, ce terrible, ce méchant vieux Timothée Grain-de-Poivre, était touché, jusqu'au fond de l'âme, de la bonté de Célestine.

Il y a de cela deux jours, et la femme de Grain-de-Poivre vient de venir nous dire que, toute sa vie, elle priera pour Célestine; car son *homme,* comme elle l'appelle, est tout à fait changé.

Mon oncle a décidé qu'il nous mènerait finir les vacances au bord de la mer. Nous partons tous après-demain pour le Tréport.

Du Tréport.

Nous voici arrivés! George et moi avons déjà été à la découverte. Le vent souffle de toutes ses forces, les vagues accourent furieuses; elles grimpent les unes par-dessus les autres; elles plongent, en grondant, sur la grève, puis elles s'en retournent, tout effarouchées, en faisant un bruit terrible. Oh! cette mer! toujours en mouvement! Tiens, j'aime la mer, vois-tu! quand je serai grand, je veux être capitaine de vaisseau!

Nous sommes tous sortis et nous avons couru le long de la plage. Nos chapeaux, à George et à moi, ont été emportés par le vent, et nous avons bien failli les perdre! Aussi ma tante a-t-elle acheté des élastiques pour les tenir attachés sous le menton. Il nous a fallu rentrer et aller trouver Suzanne (c'est la femme de chambre de ma tante) pour qu'elle les couse, et nous retournerons après sur le galet. Je profite de ce moment-là pour finir ma lettre. C'est bien triste qu'il me faille déjà partir dimanche prochain! Mon oncle me reconduira à Paris, et j'arriverai juste pour la rentrée des classes, lundi. Voici, par conséquent, ma dernière lettre; car je veux m'amuser tant et plus, et profiter de mon reste. Adieu, sœurette, excuse la hâte, et crois-moi pour toujours ton frère,

ARTHUR.

FIN.





Quand je serai grand, je veux être capitaine de vaisseau!

